

Sanson, A. J.
Atala

PQ
2421
S28A8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/atalapiceentro00sans

ATALA,

IÈCE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

TIRÉE DU POÈME

DE M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND,

PAR

A. J. SANSON.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, Nº 1137.

1828.



PQ
2421
S28A8

PERSONNAGES.

SIMAGHAN, *grand chef de guerre des Muscogulges, époux d'Amazeri, et père adoptif d'Atala.*

Souverain essentiellement bon, et même un peu faible de caractère.

AIMAR, *grand chef de la prière.*

Homme ambitieux, vindicatif, cruel même, et qui pour renverser le pouvoir de Simaghan, est prêt à tout sacrifier.

AUBRI, *vénérable hermite ordonné.*

Véritable chrétien, héros de l'humanité à laquelle il a consacré sa vie; c'est le Fénélon des déserts.

ATALA, *fille d'Amazeri, et chrétienne, adoptée par Simaghan.*

Caractère aimant, qui contraste avec la vocation que lui a imposée sa mère. Craintes continuelles, modèle d'amour filial et de vertu.

CHACTAS, *jeune héros, fils du grand chef de guerre des Natchez, ennemi des Muscogulges et leur prisonnier.*

Caractère fier, ame noble, cœur généreux, force et courage d'un enfant des déserts, joints à une demi-instruction reçue au milieu des Espagnols à St-Augustin, où il a séjourné pendant deux années.

D. LOPEZ, *père d'*Atala, *et frère d'*Aubry.

Caractère noble du Castillan. Émule de son frère dont il croit avoir à déplorer la perte.

DANDINÈS, *valet de Lopez.*

Caractère niais, assez hardi, mais par curiosité.

ZARA, } *jeunes filles sauvages et Muscogulges.*
BETZI, } Caractère naïf et enjoué, cœur sensible.

NATZA, *mère de Betzi, et l'une des Matrones parlant au conseil.*

Grand âge, énergie, humanité, sensibilité.

ORNOKO, *nègre confident d'Aimar.*

Aussi méchant que son maître. Ignorance crasse relative à sa situation.

1er GUERRIER, } *Muscogulges gardiens de Chactas.*
2e GUERRIER, }

UN GUERRIER *Muscogulge venant du bord du fleuve.*

UN GUERRIER *Muscogulge venant de la plaine.*

UN SACHEM, *vieillard muscogulge, parlant au conseil.*

UNE MATRONE, *femme âgée muscogulge parlant au conseil.*

UN SAUVAGE, chantant, *futur époux de Mila.*

MILA, *jeune sauvage, mais chrétienne, de la mission dirigée par Aubry.*

SACHEMS. }
MATRONES, } *Muscogulges* (personnages muets.)
GUERRIERS, }
FEMMES ET ENFANS, }

AMBASSADEURS CHICASSAWS, dont un parlant.

Suite des Ambassadeurs chicassaws (*le ballet.*)

Au premier acte, la scène se passe sur le bord du Meschacebé (ou Mississipi), au pied d'une chaîne de montagnes, formée par les Apalaches, qui bornent la plaine des Chicassaws ou Tchicassas.

Aux deuxième et troisième actes, la scène est de l'autre côté du fleuve, non loin de la rivière St-François.

Les droite et gauche sont pour le public.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

ATALA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt : beaucoup d'arbres, arbustes, buissons, etc., sont distribués sur la scène, qui est bornée, au fond ainsi que sur les côtés, par de grands arbres. A gauche, un palmier est remarquable par sa grosseur, sa hauteur, et par la distribution de ses branches qui s'étendent sur une grande partie de la scène, et au-dessus des autres arbres[1]. « *Des vignes sauvages, des bignonias,* « *des coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres,* « *escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité* « *de leurs branches, s'élancent de l'érable au tuli-* « *pier*[2], *du tulipier à l'alcée, en formant mille* « *grottes, mille voûtes, mille portiques... égarées* « *d'arbre en arbre, ces lianes traversent* le théâtre « *sur lequel elles jettent des ponts et des arbres de* « *fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le su-* « *perbe magnolia élève son cône immobile surmonté* « *de ses roses blanches; il domine toute la forêt, et*

[1] Tout ce qui est ainsi guillemeté est pris littéralement de M. de Châteaubriand.

[2] Le tulipier est une espèce de laurier toujours vert.

« n'a d'autre rival que le palmier qui balance légè- « rement auprès de lui ses éventails de verdure. »

SCÈNE PREMIÈRE.

CHACTAS, GUERRIERS ET FEMMES MUSCOGULGES.

Au lever du rideau, les sauvages sont occupés à divers ouvrages : l'un aiguise sur une pierre des flèches et une hache, ou casse-tête. Un autre, une hache à la main, fait une massue [1] *avec le pied d'un arbuste; d'autres, assis, debout ou à genoux, autour des feux, font tourner des broches auxquelles sont des animaux sauvages, chevreuils, etc.; d'autres sauvages, tranquillement assis à terre, fument leurs calumets ou pipes, en regardant de jeunes enfans armés d'arcs et de flèches qui s'exercent au tir, contre des arbres où sont grossièrement dessinés des cœurs et des oiseaux.*

Les femmes sont occupées aussi : l'une fait un panier en jonc, une autre arrange des plumes de différentes couleurs, dont elle fait des parures; une autre tresse une natte pour sa couche, quelques autres enfin bercent leurs enfans endormis dans des corbeilles de jonc qui sont suspendues comme des balançoires aux branches des arbres voisins. Dans le fond on aperçoit, au travers des arbres, des jeunes gens Indiens des deux sexes qui s'exercent à différens jeux et à la danse.

Chactas, à droite sur le devant de la scène, paraît plongé dans une profonde rêverie. Il est appuyé contre un vieux chêne après le tronc duquel il est attaché avec des cordes d'écorce d'arbre dont les bouts sont tenus par un guerrier qui est endormi à ses pieds. Un autre guerrier armé se promène non loin de lui, et ne le perd pas un moment de vue; lorsque Chactas fait un mouvement pour se retourner, poser sa tête ou s'asseoir plus commodément, aussitôt le guerrier s'arrête et semble le menacer.

1 Ou tomahawk.

CHACTAS, *levant les yeux au ciel.*

Hélas!... déjà le soleil est au plus haut de l'horizon, et Atala n'a pas encore paru... Depuis six nuits mes yeux veillent en vain; elle ne vient point calmer l'inquiétude cruelle où me jette son absence! Surprise par son père au moment de me rendre la liberté, sans doute elle est victime de son généreux dévoûment... Ah! peut-être aussi, dédaignant un malheureux captif, elle m'abandonne. O Atala! pourquoi t'ai-je vue? pourquoi as-tu pris pitié de l'infortuné Chactas?

PREMIER GUERRIER, *éveillant son camarade.*

Allons, frère, éveille-toi; je remarque un grand mouvement dans le camp; d'un moment à l'autre, le grand chef de la prière peut nous envoyer des ordres relatifs aux fêtes qui se préparent.

DEUXIÈME GUERRIER, *s'éveillant.*

Comment des fêtes?

PREMIER GUERRIER.

Sans doute; à l'instant même on vient de nous dire que Simaghan, notre grand chef de guerre, entouré des sachems de la tribu, consent à recevoir les ambassadeurs chicassaws, qui viennent nous offrir la paix. Déjà l'ordre est donné de rassembler les vieillards et les matrones qui composent le grand conseil, et qui doivent assister aux cérémonies d'usage pour l'échange des colliers d'ouampuns, gages des traités.

DEUXIÈME GUERRIER.

Il est donc certain que les Chicassaws renoncent aux téméraires prétentions qui nous ont fait prendre les armes, et qui nous ont attirés de si loin sur leur territoire?

PREMIER GUERRIER.

Ce traité en est la preuve certaine.

DEUXIÈME GUERRIER, *avec ironie.*

La preuve!... Il y a dix-huit printemps que déjà Simaghan, à la tête de plusieurs mille guerriers, vint forcer ces peuples à un semblable traité. La belle Amazeri, fille du grand chef de guerre des Chicassaws, et qui devint l'épouse de Simaghan, en fut même le gage; cependant aujourd'hui...

PREMIER GUERRIER.

La mort d'Amazeri a pu rompre les liens qui unissaient les deux nations.

DEUXIÈME GUERRIER.

Et quoi, ne laissait-elle pas une fille?

PREMIER GUERRIER.

Atala, il est vrai; mais ses ancêtres ne sont plus, et d'ailleurs née parmi nous et inconnue dans ces lieux, quelles raisons pouvaient arrêter les Chicassaws?

DEUXIÈME GUERRIER.

En ce cas Simaghan, délié de toute considération, devait les punir et non traiter avec eux. A quoi bon cette générosité qu'il affecte depuis quelque temps avec nos ennemis. C'est comme pour ce Natchez (*il montre Chactas*), qui depuis vingt soleils déjà est entre nos mains; pourquoi n'est-il pas encore livré aux supplices du bûcher?

PREMIER GUERRIER.

Fils d'un chef de tribu, il ne doit être sacrifié qu'en grande solennité.

DEUXIÈME GUERRIER.

C'est un prétexte dont Atala, qui voulait le sauver, a su profiter pour faire différer sa mort, espérant séduire ses gardiens, et sans l'heureux hasard qui l'a fait découvrir...

PREMIER GUERRIER.

Le hasard, dis-tu?... tu t'abuses, les guerriers que

nous avons remplacés ici, étaient, ainsi que nous, les agens fidèles du grand chef de la prière, et c'est par son ordre qu'ils feignirent de se prêter aux desseins d'Atala, afin de mieux faire tomber cette chrétienne dans le piége qui lui était tendu.

DEUXIÈME GUERRIER.

Cependant pour les punir, Aimar, dit-on, les tient captifs, ainsi qu'Atala elle-même, dans ce bois (*il montre la gauche au fond*), qu'il a consacré au grand-esprit, et où personne ne peut pénétrer sans témérité.

PREMIER GUERRIER.

On t'abuse, te dis-je; sous la conduite du nègre Ornoko, son confident, Aimar a chargé ces deux guerriers d'une chasse secrète dans les hautes montagnes qui sont au-dessus des Chicassaws et qui bordent le Meschacebé (*il montre le fond à droite. On entend deux coups de trompe.*) Mais voici l'heure du repas.

Ils s'approchent de Chactas. On voit de tous côtés les sauvages quitter leurs jeux ou leurs occupations, et se réunir par groupes et par familles pour le repas. Les broches sont enlevées, et les viandes partagées par les sauvages qui les dévorent avec avidité. On apporte aux deux guerriers diverses provisions; tandis qu'on les prépare à terre, ils s'adressent ainsi à Chactas, dont ils viennent de défaire les liens pour le repas.

PREMIER GUERRIER.

Eh bien! valeureux Chactas, qu'est donc devenu cet air fier, ce ton imposant du fils d'Outalissi, le grand chef des Natchez?... Comme tu parais triste, on dirait que ton courage t'abandonne; la mort et les supplices intimideraient-ils ton ame?...

CHACTAS, *fièrement.*

Apprends que jamais l'ame de Chactas ne fut intimidée... Je connais vos usages... Vous me peindrez de

mille couleurs, vous me mutilerez le visage, vous me chargerez les oreilles et le nez de parures, vous pourrez me brûler les yeux avec des haches ardentes, mettre tous mes membres à la torture, m'arracher la peau du crane, mais vous ne pourrez pas m'arracher un seul cri. Ne savez-vous pas qu'un enfant du soleil méprise les tourmens? il marche à la mort avec fermeté, chante son trépas et la gloire de ses ancètres; et, sur le bûcher, brave encore ses ennemis... Oui, je veux humilier tous vos guerriers réunis pour voir mon supplice; je leur rappellerai ce jour sanglant où, dans les plaines de Saint-Augustin, trois cents Muscogulges tombèrent sous la massue d'Outalissi et sous la mienne; deux années n'ont pu faire encore oublier à Simaghan ce qui lui coûta le barbare plaisir de ravager les établissemens des Espagnols, nos alliés. Lui-même allait être ma victime, quand un trait fatal vint déchirer le sein d'un père chéri; les Natchez voient tomber leur chef; l'épouvante, pour la première fois, les disperse; en vain je veux les rallier, moi-même entouré d'ennemis, et atteint plusieurs fois de leurs armes, je succombe en défendant mon père expirant... O jour de douleur! pourquoi des amis prirent-ils soin de ma vie?... que ne me laissaient-ils rendre le dernier soupir à côté de mon père... Ils m'eussent épargné la honte de retomber vivant au pouvoir de ces mêmes ennemis que vingt fois dans les combats j'ai vus fuir devant moi.

PREMIER GUERRIER.

Cherchant à regagner les Natchez, tu pensais nous éviter en remontant le nord, afin de ne point passer par les Creecks; que veux-tu, le hasard t'a mal servi, la guerre nous a amenés vers ces lieux, et surpris par

trente de nos frères, il te fallut bien céder au nombre.

CHACTAS.

Au moins, n'est-ce pas sans avoir fait payer la gloire de désarmer le fils d'Outalissi.

DEUXIÈME GUERRIER.

On vient leur faire apercevoir qu'on les attend pour le repas.

Mais tu nous fais oublier que nos frères nous attendent... Tiens, j'aperçois Zara et Betzi qui t'apportent des fruits et du suc d'érable; je t'engage à en faire ample provision pour le grand voyage du pays des ames, que tu vas bientôt faire. Adieu, Chactas.

Ils s'éloignent en le regardant d'un air moqueur, et vont s'asseoir non loin de lui, où d'autres guerriers ont préparé des mets sur une natte à terre. Chactas marque tout le mépris que lui inspirent leurs propos.

SCÈNE II.

LES GUERRIERS, CHACTAS, BETZI, ZARA.

Elles arrivent en sautant et ayant mutuellement un bras passé sur l'épaule de l'autre; elles ont chacune au bras un petit panier, contenant diverses provisions pour Chactas.

ZARA, *amenant Chactas sur le devant de la scène.*

Bonjour, infortuné Chactas; nous venir voir toi, nous apporter nourriture, toi reconnais-tu moi?

CHACTAS.

Oui, tu es la bonne Zara; bonjour.

BETZI.

Bonjour, intéressant Chactas; moi venir voir toi aussi; reconnais-tu moi?

CHACTAS.

Oui, tu es la curieuse Betzi.

BETZI.

Oh! oui, toujours moi curieuse d'entendre toi ra-

conter quelque chose des Européens avec qui toi as habité à Saint-Augustin, bien loin au bout de ces déserts au bord de la grande eau. Que dit-on des femmes, par exemple ?

CHACTAS.

Les femmes!... on les compare aux plus douces et aux plus belles fleurs des jardins. On dit aussi qu'à l'exemple du soleil, l'homme, plein de force, doit gouverner pendant le jour; mais, qu'à l'exemple de la lune, vous gouvernez l'empire des douceurs pendant la nuit.

Elles sautent toutes deux, et marquent le plaisir qu'elles éprouvent en entendant Chactas.

ZARA.

Comment élève-t-on petits enfans?

BETZI.

Comment déclare-t-on tendre passion?

ZARA.

On a dit à moi que l'Européen être beaucoup aimant, beaucoup aimable.

BETZI.

On a dit à moi que lui être beaucoup plusieurs cœurs, beaucoup léger?...

ZARA.

En Europe, croit-on aux songes?

BETZI.

Est-ce bon présage que rêver *biche blanche?*

ZARA.

Est-ce tristesse que rêver *fleur épanouie?*

BETZI.

Mais toi pas répondre.

ZARA.

Toi paraître bien triste.

CHACTAS.

Oh! oui, bien triste.

ZARA.

Toi penser peut-être à grand village des Européens, où bon vieux Castillan, bien humain, prit soin de toi.

CHACTAS.

Oui, les bienfaits du généreux Lopez resteront à jamais gravés dans mon cœur.

BETZI.

Touché des malheurs à toi, m'a-t-on dit, il recueillit toi dans habitation à lui.

CHACTAS.

Il fit plus : apporté mourant par les guerriers de ma tribu qui se réfugièrent dans la ville de Saint-Augustin, que nous étions venus défendre, Lopez daigna panser lui-même mes blessures; il me rappela à la vie, m'adopta, me donna toutes sortes de maîtres pour m'instruire, enfin me prodigua tous les soins de la plus tendre amitié... Ingrat que je fus!... c'est le ciel qui me punit aujourd'hui.

ZARA.

Pourquoi donc toi avoir quitté si tendre ami?

CHACTAS.

Hélas!... les bords fleuris du Meschacebé m'avaient vu naître, et le grand esprit voulait sans doute aussi qu'ils me vissent périr. Malgré tous les bienfaits de Lopez, je ne pus m'habituer à la vie sociale, et deux ans étaient à peine écoulés que, « ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je « me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de sauvage, « tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de « l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon « généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en

« versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-« même des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude; « mais enfin, lui dis-je : O mon père! je mourrai de « tristesse si je ne reprends la vie errante de l'Indien. » En vain voulut-il me détourner de mon projet, je fus inébranlable. Alors fondant lui-même en pleurs, il me releva, et me dit en m'embrassant : « Va, magnanime « enfant de la nature, reprends cette précieuse indé-« pendance de l'homme, que Lopez ne veut point te « ravir; si j'étais plus jeune, moi-même je t'accom-« pagnerais au désert où j'ai aussi de doux souvenirs. »

BETZI.

Que voulait-il dire?

CHACTAS.

Sans doute il pensait à un frère dont il fut séparé il y a déjà bien long-temps.

ZARA.

Vers ces bords?

CHACTAS.

J'ignore si c'est précisément vers ces lieux; je sais seulement que ce frère était un des courageux missionnaires qui, lors de l'établissement des Européens dans la Floride, se dévouèrent pour l'humanité, et formèrent le glorieux projet de venir, au péril de leurs jours, policer et instruire les tribus sauvages. Mais le vaisseau qui les amenait, et qui remontait le Meschacebé, fut submergé par une tempête qui les surprit au milieu de la nuit. Lopez, qui accompagnait ce frère, fut assez heureux pour se sauver à la nage et gagner le rivage, et une Indienne, fille d'un chef de guerre, lui sauva la vie. Après des infortunes sans nombre, mais qu'il me cacha toujours, Lopez regagna Saint-Augustin où je l'ai connu. Mais, femmes, pourriez-vous, à votre

tour, satisfaire mon esprit? Sauriez-vous des choses de mystère sur la fille du grand-chef de guerre?

BETZI, *avec surprise et intérêt.*

Atala?

CHACTAS.

Oui!... Ah! ne craignez rien; je serai aussi discret que les arbres de la vallée secrète.

ZARA.

Les arbres de la vallée secrète!... Auraient-ils dit à toi d'aimer Atala?

CHACTAS.

Mon secret n'est pas à moi seul.

Betzi et Zara se regardent entre elles avec intelligence, et portent plusieurs fois les yeux sur Chactas avant de parler.

ZARA.

Elle aimer toi aussi?... Ah! pauvre cœur, pourquoi toi n'avoir pas confié plus tôt tendre chagrin à nous, nous amies d'Atala?... Elle est bien malheureuse. nous pas pouvoir la voir; (*en confidence*) mais cette nuit, quand tous nos guerriers...

Le repas est fini, les guerriers se lèvent, grand mouvement dans le camp.

PREMIER GUERRIER.

Allons, femmes, éloignez-vous; voici le grand-chef de la prière. Chactas, il faut reprendre tes liens.

Ils le lient et l'entraînent. Il doit déjà être dans la coulisse lorsque Aimar entre. Celui-ci paraît enflammé de colère à la seule vue de Chactas.

SCENE III.

AIMAR, ORNOKO, GUERRIERS *qui suivent Aimar,* SAUVAGES *des deux sexes.*

Tout le monde s'incline lorsque Aimar passe, on lui marque partout un respect mêlé de crainte.

AIMAR, *aux Guerriers qui gardent Chactas et qu'on aperçoit encore.*

Qu'on éloigne le prisonnier, bientôt le grand conseil va se rendre ici. Ornoko, donne mes ordres pour que ce lieu soit décoré convenablement.

Ornoko indique aux guerriers de la suite d'Aimar (ils doivent être armés de haches) *ce qu'ils ont à faire; pendant ce temps Aimar débite l'*a parte *suivant :*

AIMAR.

Enfin, je suis donc parvenu à la rendre coupable, cette vertueuse chrétienne qui, dédaignant mes hommages, osait me préférer un Natchez. Ignorait-elle donc que le cœur d'Aimar, méprisant de faibles attraits qu'encense le vulgaire, ne voyait dans la possession d'Atala qu'un moyen sûr de parvenir au faîte des grandeurs; ses refus allaient me faire échouer, je craignais de la voir échapper à ma vengeance, quand elle-même vint s'offrir à mes coups. Instruit des visites fréquentes qu'elle faisait au prisonnier, je dus tout employer pour augmenter l'intérêt qu'il lui inspirait. De l'intérêt à l'amour il n'y avait qu'un pas pour un cœur innocent; ce pas, Atala a osé le faire; de ce moment elle fut perdue. Lui faciliter l'évasion de Chactas, lui laisser prendre le jour et l'heure pour l'exécution de son projet, c'était fixer l'instant de mon triomphe et celui de sa ruine. Simaghan, attiré à propos et sans s'en douter sur les pas de sa fille, surprit lui-même

les deux amans. Là, en présence de nombreux témoins, il n'a pu refuser de livrer Atala à une juste punition... elle sera terrible. Oui je me vengerai... Je sais que, profitant de son empire sur l'esprit du grand-chef de guerre, elle voulait l'entraîner à renverser nos usages religieux; c'est par son influence que ce missionnaire chrétien est parvenu secrètement jusqu'auprès de Simaghan. c'est elle qui l'arracha de mes mains au moment où j'allais obtenir vengeance. Maudit vieillard! il s'est échappé par les soins d'Atala, et depuis si long-temps, je n'ai pu encore découvrir le lieu de sa retraite; mais c'est en vain qu'il se cache; je soupçonne que ce village découvert par nos guerriers pourrait être... Je saurai l'atteindre et combattre ses projets ainsi que ceux d'Atala : maintenir l'antique usage, faire courber ce peuple crédule sous le joug de l'idolâtrie, c'est affermir ma puissance et balancer celle de Simaghan. Les moyens sourds que j'emploie ne peuvent que m'accréditer dans l'esprit de ces sauvages superstitieux, et le succès que j'en attends est beaucoup plus certain qu'un éclat qui pourrait me perdre. (*A Ornoko.*) Mes ordres sont-ils exécutés?

ORNOKO, *montrant les guerriers occupés à décorer la salle.*

Grand-chef, toi peux le voir.

AIMAR, *lui lançant un regard sévère et lui parlant bas.*

Ce n'est pas cela; les monstres pris vivans par Celasco, Manco et toi, sont-ils enfermés suivant mes ordres?

ORNOKO, *se ressouvenant.*

Ah!... oui, grand-chef, eux n'avoir pas mangé depuis deux jours; nous avoir amené eux pendant la nuit dans grand bois où Atala retenue captive et...

AIMAR.

Il suffit... Tu vas retourner auprès des guerriers commis pour la garde d'Atala; tu les éloigneras sous un prétexte quelconque, et tu resteras seul auprès de la chrétienne dont tu me réponds sur ta vie. Quand le grand conseil sera assemblé ici, ce que tu reconnaîtras par le silence des instrumens, tu te tiendras à l'entrée du bois, à portée de distinguer un trait rouge lancé en l'air près de cet arbre qui est le plus haut des environs, ce sera le signal.

ORNOKO.

Alors, moi ouvrir grande cage de bois...

AIMAR.

Oui, et fuir.

ORNOKO.

Mais prisonnière attachée être dévorée.

AIMAR.

Obéis, et de la discrétion; tu sais comment je récompense ceux qui me servent aveuglément, tu sais comme je châtie ceux qui me résistent.

Il fait signe à Ornoko de sortir par le fond, et lui-même va pour s'éloigner par la gauche; mais il est arrêté par un guerrier qui entre.

SCÈNE IV.

AIMAR, GUERRIERS *qui travaillent à décorer la salle du conseil,* UN GUERRIER.

LE GUERRIER, *à Aimar.*

Grand-chef de la prière, des Européens ayant été aperçus dans un grand canot qui remonte le Meschacebé, nos guerriers se couchèrent aussitôt à terre, et un petit nombre seulement s'avança au rivage en faisant des signaux. Les Européens, dupes de cette ruse,

détachèrent une petite pirogue avec quelques uns des leurs, montrant de loin beaucoup de belles marchandises qu'ils désiraient sans doute échanger. Nos frères, enflammés par cette vue, quittèrent trop tôt leurs embuscades, et, laissant à peine à nos ennemis le temps de débarquer, coururent sur eux en répétant le cri de guerre. Cette précipitation nous fit perdre une capture assurée, car les Européens regagnèrent aussitôt leur chaloupe, et l'un d'eux seulement est resté en notre pouvoir ; voilà une de ses armes, ou du moins quelque chose dont il voulait se servir ; mais nous ne lui en avons pas donné le temps. (*Il remet à Aimar une poire à poudre.*) On l'amène pour que tu prononces sur son sort.

AIMAR *à part, témoignant de la joie et s'emparant de la poire à poudre.*

O heureuse circonstance ! c'est cette composition tonnante des Européens (*il la serre avec précaution. Au guerrier :*) Il suffit ; qu'il soit à l'instant dépouillé de ses vêtemens, décoré suivant l'usage, et...

LE SAUVAGE.

Grand-chef, nos guerriers dans leur fureur ont devancé tes ordres ; les voici qui l'amènent, de ce côté, pour te demander sa mort.

SCÈNE V.

AIMAR, DANDINÈS, LES SAUVAGES.

DANDINÈS, *dans la coulisse.*

Aye ! aye ! aye !... Ah ! pauvre Dandinès, comme te voilà arrangé ; je n'ai pas un seul membre dans la figure qui ne soit perforé. (*Il entre en scène ; il a la figure et le corps barbouillés de trois ou quatre cou-*

leurs; il a des pendans aux oreilles, au nez, au menton, et tout son cou est couvert de colliers et de coquilles.) Mon pauvre nez, la coqueluche des Camaristes de St-Augustin, il est tout en sang. (*Apercevant Aimar.*) Ah! voilà un chef; je vais lui conter mon affaire. (*Il s'échappe des mains des sauvages auxquels il arrache ses vêtemens, et s'adressant à Aimar*): Justice, Monsieur le chef des sauvages. (*A ce mot, les guerriers le menacent.*) Ah! pardon... je me trompe toujours; non, vous n'êtes pas des sauvages... (*Ils le menacent encore.*) Non, vous dis-je (*il tourne négativement la tête*), non, vous, pas, point, du tout sauvages. (*A part.*) Je ne l'ai que trop bien vu, à la manière dont ils couraient après nous... C'était nous qui étions les sauvages, moi surtout... Sans cette maudite flèche qui m'atteignit dans le gras du mollet (*il montre beaucoup plus haut, la fesse*). Enfin, Monsieur le chef, je suis le valet de mon maître; voyez comme ils m'ont arrangé, et nous ne leur disions rien du tout; nous sommes, ainsi que moi et mes compagnons, des Espagnols paisibles, qui voyageons pour notre santé et pour nous distraire de nos chagrins, parce que nous avons perdu la vieille sœur de mon maître : ainsi voilà qui vous prouve que nous ne sommes pas des ennemis. Nous sommes au contraire tellement les amis des sauv... des Indiens, qu'il y a un mois, sans la situation de la vieille Dona Gertruda, qui était malade depuis plus de deux ans, nous nous serions mis en route pour le désert avec un sauv... c'est-à-dire un Indien, de nos amis; mais la mort subite de Dona Gertruda, arrivée huit jours après, nous donnant le champ libre, mon maître tout désolé, me dit : Dandinès, rien ne m'attache ici, j'ai arrangé mes affaires, et je vais partir

avec le capitaine Don Alvar, qui équippe pour des découvertes dans le Canada. Si tu es toujours disposé à voyager, tu me suivras ; autrement tu resteras ici à la tête de ma maison. A cette nouvelle je sautai de joie, car notre ami l'Indien, à propos de vie errante, m'avait fait accroire que des vessies étaient des lanternes. Bref, j'allai prévenir le capitaine Don Alvar. qui m'accorda une place dans son vaisseau ; le soir il vint dîner chez mon maître avec ses larges favoris et sa grosse pipe ; le lendemain nous nous embarquâmes dedans, pour remonter le Mississipi tant que nous pourrions ; quand nous manquerons d'eau nous brûlerons notre vaisseau. puis nous débarquerons. et chargeant les chevaux et les autres bêtes de l'équipage dont je fais partie, nous les ferons marcher devant nous jusqu'à la baie d'Udson ; et. enrichis par nos découvertes, nous reviendrons par l'Océan Atlantique. Voilà un beau plan, j'espère!

AIMAR.

Qu'il soit à l'instant reconduit sur le rivage...

DANDINÈS, *l'interrompant pour le remercier.*

Ah! signor, que de bonté...

AIMAR.

Pour être brûlé vif à la vue de ses perfides compagnons, afin que l'horreur du supplice les éloigne à jamais de ces lieux. Manco, suis-moi. *Il sort.*

DANDINÈS.

Eh! mais quoi, je le remerciais... mais, signor... Allons, me voilà bien ; je le croyais un brave homme, mais...

SCÈNE VI.

DANDINÈS, LES SAUVAGES.

LES SAUVAGES, *dansant autour de lui.*

Nip, nip, nip, nip...

DANDINÈS.

Nip, nip, ce sont mes nipes que vous voulez? Ah! qu'à ça ne tienne, signors; mais au moins ne me rôtissez pas, voilà tout ce que je vous demande.

LES SAUVAGES.

Nip..., nip..., nip..., nipou! [1]

DANDINÈS, *tirant une bourse.*

Tenez, voilà de l'argent que ma bonne marraine m'avait remis en partant, pour lui acheter un singe... Hélas! à la tournure que tout ça prend, je crains bien qu'elle ne revoie jamais ni le singe ni le magot.

Les sauvages ont saisi l'argent qui est dans la bourse, et se le partagent en déchirant la bourse avec les dents.

LES SAUVAGES.

Nip..., nip..., nip..., nipou!

DANDINÈS, *impatienté.*

Ah! nip..., nip... (*Réfléchissant.*) Parbleu, si je pouvais les amuser par quelque chose et leur échapper. (*Cherchant dans ses poches.*) Bon, voilà de quoi, tenez.

Il leur donne sa montre qu'il a placée à son oreille; les sauvages s'en emparent, l'un d'eux la porte aussi à son oreille, mais surpris du bruit qu'elle produit, il la jette avec effroi aux pieds de Dandinès.

DANDINÈS, *la ramassant.*

Ah! ma pauvre montre... (*La portant à son oreille.*) Tiens, elle va encore... je crois même qu'elle va un peu

[1] *Mort.* Carver, *Voyages dans l'Amérique septentrionale.*

plus vite. Ah! c'est que peut-être le soleil va plus vite ici qu'à Saint-Augustin.

LES SAUVAGES.

Nip..., nip..., nip..., nipou.

DANDINÈS, *à part.*

Attendez, je vais vous en donner du nip.

Il tire sa tabatière, prend une prise de tabac, et leur donne la boîte ; les sauvages l'imitent, et bientôt éternuent tous à qui mieux mieux.

DANDINÈS, *riant.*

Ah! ah! quelles grimaces!... (*A part.*) Le moment est favorable, Dieu vous bénisse.

Il se sauve à toutes jambes ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que les sauvages furieux courent après lui, en lui jetant, les uns la tabatière, les autres en lui lançant des flèches.

(Pendant la scène précédente et celle-ci, les sauvages de la suite d'Aimar [1] ont abattu et enlevé tous les arbres qui obstruaient la scène. Les arbres restés debout, au fond et sur les côtés, doivent former la colonnade d'une salle demi-circulaire. Avec les arbres abattus, les sauvages ont formé trois rangs de gradins, sur lesquels ils ont étendu des peaux d'animaux. Des enfans et des femmes ont ramassé les lianes qui sont tombées avec les arbres, et en ont formé des guirlandes qu'ils ont placées entre les arbres. Deux entrées, formant séparation, sont réservées à droite et à gauche; ces entrées, ainsi que les avant-scènes de droite et de gauche, seront, au moment du conseil, remplies par le peuple et par les guerriers.)

[1] Ce sont des garçons de théâtre habillés en sauvages.

SCÈNE VII.

LE CONSEIL, AIMAR, *ensuite* SIMAGHAN.

Entrée par la gauche.

Une marche et des sauvages qui courent se ranger sur les côtés destinés au peuple, annoncent l'arrivée du grand conseil.

Des sauvages jouant de divers instrumens paraissent, précédés de deux nègres armés de massues, et qui font ranger le monde devant eux.

ORDRE : Les deux nègres. Les musiciens. Deux aides aux sacrifices portant un autel. Deux enfans portant une cage qui renferme cinq colombes virginiennes. L'autel est placé au milieu du théâtre. La cage de jonc au pied et sur le devant de l'autel. Les deux aides debout de chaque côté de l'autel. Les deux enfans assis à la musulmane de chaque côté de la cage, aux pieds des aides. Les vieillards ou *sachems* entrent deux à deux, et, faisant le tour du théâtre en traversant devant le public, viennent se placer sur les gradins de gauche; l'un d'eux porte une inscription sur une grande écorce d'arbre; c'est un dessin grossièrement fait et représentant un vieux arbre dont les rameaux sont très épais : le soleil frappe dessus, et un chef de sauvages, ayant des bracelets d'or (qui sont la marque distinctive), est assis dessous l'arbre. Au bas est écrit : *Je suis le vieux pin qui te prête son ombrage*. A la suite des vieillards qui ont garni les gradins de gauche, viennent les matrones qui, décorées de superbes manteaux de plumes de couleurs [1], arrivent

[1] On a indiqué des plumes de couleurs comme devant produire plus d'effet; mais il faudrait des plumes blanches pour être historique.

dans le même ordre que les vieillards, et vont s'asseoir sur les gradins du fond qui font face au public. Une d'elles, qui se place au milieu, porte au bout d'un bâton cette inscription tracée sur une natte faite de paille de riz : *Je suis le champ qui a produit pour la patrie.* En effet, le dessin doit représenter un vaste champ de riz. Après les matrones, viennent les guerriers qui, dans le même ordre, se placent sur les gradins de droite, vis-à-vis les vieillards. Ils ont tous l'arc à la main, le carquois garni de flèches, la hache ou casse-tête à la ceinture. Au bout de leur arc est suspendu quelque chose qui atteste leur valeur; l'un porte un singe empaillé, l'autre les pieds d'un chevreuil, un autre une tête de renard, un autre la peau et la tête d'un serpent, l'autre un castor, un autre des chevelures ou autres dépouilles d'ennemis, un autre un colibri traversé par une flèche; l'un d'eux porte une peau de tigre sur le revers de laquelle on voit un homme grossièrement dessiné; il est debout et roide, il appuie sa main sur l'extrémité d'un arc qu'il fait plier; ces mots sont audessous : *Mon arc pliera, je ne plierai jamais!...* Tout le monde placé, Aimar arrive, on s'incline, il regarde autour de lui, puis va lentement derrière l'autel.

Pendant que tout le monde est incliné, on le voit se baisser et placer furtivement la poire à poudre sous l'autel. Ensuite il va s'asseoir sur un siége disposé pour lui. Quand il est assis, tout le monde relève la tête. Alors quatre petits sauvages traversent rapidement le théâtre; ils précèdent Simaghan, et vont se placer aux deux côtés d'un siége disposé au pied du grand palmier de droite. Simaghan les suit de près, accompagné de deux guerriers qui restent à l'entrée de gauche et semblent en garder l'issue.

Il traverse vivement la scène, et va prendre place au milieu des acclamations de *sakie okéma* (amour au chef) qui ont éclaté dès l'apparition des quatre petits sauvages; Aimar semble souffrir de ces marques d'amour du peuple et du conseil. Simaghan tire un trait de son carquois et écrit sur le grand arbre qui est derrière lui: *Je suis le grand palmier du désert, mes rameaux s'étendront sur tous.*

Les acclamations redoublent; Simaghan salue l'assemblée, il s'asseoit. Tout le monde fait spontanément comme lui. Les instrumens qui n'ont pas cessé, s'arrêtent tout-à-coup; silence général.

AIMAR, *se levant et s'adressant à Simaghan.*

Simaghan, tu sais que selon nos usages, l'ouverture des débats doit être annoncée au ciel par un sacrifice. Commence donc par exposer l'objet que doit discuter le conseil, ensuite j'offrirai une de ces colombes au Grand-Esprit, pour le prier d'éclairer nos sages d'un rayon de sa lumière. (*Simaghan répond par un signe de tête et semble se recueillir pour préparer un discours.*)

UN VIEILLARD, *se levant, et jetant au milieu de l'assemblée un collier que les aides ramassent et posent sur l'autel.*

Que ce collier de porcelaines (*ce sont des coquillages qu'ils nomment porcelaine*) soit offert en sacrifice pour gage de la sincérité de nos cœurs. (*Il se rasseoit.*)

UNE MATRONE, *se levant.*

Que ce bouquet de riz soit aussi offert en sacrifice en témoignage de nos vœux pour le bonheur de la tribu. *Elle jette un bouquet d'épis, et se rasseoit.*

UN GUERRIER, *se levant et brisant des flèches qu'il jette au pied de l'autel.*

Ces traits ne blesseront jamais la patrie, qu'ils soient sacrifiés pour attester notre fidélité. *Il s'asseoit.*

AIMAR, *venant allumer le feu de l'autel avec les objets offerts en sacrifice.*

La séance est ouverte!...

SIMAGHAN, *assis.*

Sages vieillards, prudens conseillers de mes actions, jeunes guerriers, fougueux compagnons de mes exploits, et vous, vertueuses femmes, utiles compagnes de nos plaisirs, douces consolatrices de nos peines, j'estime pour les momens les plus beaux de ma vie, ceux où, environné de vos lumières, je puis méditer nos lois et affermir le bonheur de mon peuple, vers lequel mes regards sont sans cesse tournés. C'est pour atteindre à ce but que, dédaignant une vaine gloire qui n'aurait illustré nos armes qu'en répandant le deuil dans nos familles, j'ai conclu un traité aussi honorable que sage avec nos frères les Chicassaws, dont les envoyés vont vous être présentés. Amis, nous allons incessamment reprendre notre route pour les Crecks, nous ne retournerons pas dans notre patrie avec de nouvelles richesses; mais nous ramènerons à nos cabanes la paix et tous nos guerriers. Point de pleurs à verser, chaque épouse viendra au devant d'un époux, chaque amante chantera le retour d'un amant, chaque mère bénira le retour d'un fils, et tant de bras rendus au travail et au soutien des familles, nous procureront une heureuse abondance qui n'aura point été payée par le sang et les larmes!...

Mais tandis que nous venions de si loin chercher le bonheur extérieur, des hommes se sacrifiaient et venaient de bien plus loin encore pour nous indiquer la félicité intérieure, celle qui nous donne la conviction d'avoir évité le mal et d'avoir fait le bien, enfin d'être agréables au Grand-Esprit que nous adorons... (*il se*

lève.) Des missionnaires chrétiens ont osé traverser des immenses quantités de mers, et, bravant le soleil brûlant de nos climats [1], méprisant les tortures du bûcher, sont venus prêcher l'humanité et les véritables vertus religieuses, jusque dans ces déserts!... Le tigre les a vus passer dans la forêt, il a léché leurs pieds et s'est éloigné sans les dévorer; le crocodile, cachant sa forme effrayante sous le jasmin des Florides, a exhalé sur leur route une douce odeur d'ambre; leurs pas n'ont point été entravés par les ronces, ils ont toujours marché droit malgré les savanes, et ont opéré tous ces prodiges ayant seulement à la main une petite croix en bois. C'est au nom de ce signe vénéré par les chrétiens, que l'un d'eux est parvenu jusqu'à moi pour me supplier d'abolir les cruelles coutumes de nos ancêtres et de ne plus brûler vifs nos prisonniers. Voilà, sages conseillers des deux sexes, le motif qui m'a fait différer jusqu'à ce jour le supplice du fils d'Outalissi, que le hasard, plutôt que le sort des armes, a fait tomber entre nos mains; j'ai cru devoir attendre ce jour solennel pour vous appeler à décider du sort de cet infortuné dont la jeunesse et les malheurs pourront peut-être toucher vos ames ...

Grand mouvement dans l'assemblée et dans le peuple; un bruit sourd et confus de voix annonce toute l'émotion qu'a produit le discours de Simaghan. Ce bruit cesse dès qu'Aimar prend la parole.

AIMAR, *avec duplicité.*

Religieux Muscogulges, je me plais à seconder les

[1] Ceci n'est que pour donner de la force au discours, la température de cette partie de l'Amérique est la même que celle de France.

intentions paternelles de votre souverain par les prières que, chaque jour, j'adresse au ciel; mais, hélas! depuis long-temps je remarque que le feu de l'autel craint les rayons du soleil; la flamme ne s'élève plus au-devant de la victime et semble la dédaigner. Simaghan, comme moi tu as pu remarquer ces sinistres présages; tu as pu en conjecturer que le Grand-Esprit ne voulait plus de nos sacrifices, et c'est sans doute ce motif qui t'engage à nous proposer aujourd'hui de les abolir. En vain tu veux cacher ces craintes religieuses, nous ne soupçonnerons pas que tu sois assez faible pour céder aux conseils d'un prêtre chrétien; il eût été puni de sa témérité, s'il eût osé approcher de toi, et te proposer quelque chose d'indigne du grand peuple que tu commandes.

SIMAGHAN.

Je l'avoue, le punir fut ma première pensée; mais je ne sais quel pouvoir m'arrêta d'abord et me fit ensuite respecter le caractère dont il était revêtu. En l'écoutant, je ne pus m'empêcher d'admirer son courage et sa constance pour l'humanité.

AIMAR.

Les Européens sont trompeurs, et si le Grand-Esprit a mis de si vastes mers entre eux et nous, c'est pour préserver son peuple chéri de la contagion qui règne parmi ces étrangers. Tu le vois, Simaghan, tu as permis à un seul de respirer près de toi, et déjà il a empoisonné l'air qui t'environne; il a osé insulter à nos dieux; sa langue persuasive, mais trompeuse, t'a déjà fait faire un pas vers l'erreur qu'il appelle le véritable culte; je conçois, Simaghan, qu'il doit t'être extrêmement difficile de résister aux chrétiens, puis-

que c'est dans les objets de ton affection qu'il faudrait chercher le principe des maux qui nous menacent.

Tous les membres du conseil se regardent avec étonnement et semblent se demander le sens de ces paroles.

SIMAGHAN, *à part.*

Le méchant!...

AÏMAR, *avec hypocrisie.*

Il m'en coûte d'inspirer des craintes dans ce jour de paix et de bonheur, qui devrait être tout réservé aux espérances; mais!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN SAUVAGE.

LE SAUVAGE, *entrant et à Simaghan.*

Grand-chef, les ambassadeurs chicassaws demandent à être introduits. Ils sont accompagnés d'un grand nombre de guerriers de leur tribu, qui se proposent d'exécuter, devant nos sachems, la danse de guerre, la grande danse du calumet de paix, et d'enterrer la hache meurtrière pour anéantir tout ressentiment entre les deux nations.

SIMAGHAN, *tristement, et encore occupé de ce que vient de dire Aimar.*

Qu'ils entrent, et qu'aux cérémonies d'usage succède le sacrifice des traités.

Le feu de l'autel ne doit pas cesser de brûler; les aides aux sacrifices doivent l'entretenir, en répandant de temps en temps des substances résineuses qui répandent une douce odeur. Aimar est revenu à sa place.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMBASSADEURS CHICASSAWS, GUERRIERS CHICASSAWS.

Les ambassadeurs entrent, précédés et suivis de guerriers; l'un des ambassadeurs tient le calumet de paix [1], *un autre tient une petite hache peinte en rouge, un autre tient un collier d'ouampuns* [2].

BALLET. L'issue du ballet devra amener un grand tableau disposé ainsi qu'il suit :

Aimar se sera rapproché de l'autel, où les aides aux cérémonies lui présenteront la cage lorsque Simaghan en aura donné l'ordre.

Simaghan, debout, sera abordé par le plus âgé des ambassadeurs, qui donnera un collier à Simaghan et en recevra un autre en échange.

LE VIEILLARD, *à Simaghan.*

Grand-chef des Muscogulges, le grand-chef des Chicassaws te fait demander s'il est maintenant ton frère, et si tu te souviens qu'il fut ton ennemi.

SIMAGHAN.

Frères, nous l'avons toujours été; ennemis, jamais. C'est un songe sinistre qui s'est envolé avec la nuit qui l'avait amené; et le cœur qui a été oppressé pendant le sommeil, bat plus délicieusement auprès d'un ami

[1] C'est une pipe longue d'environ quatre pieds; le foyer est de marbre rouge et le tuyau est de bois peint d'hiéroglyphes en différentes couleurs, le tout relevé par un ornement de plumes des plus beaux oiseaux.

[2] Ou porcelaines. Ce sont des coquillages sciés en forme de grains oblongs d'environ trois ou quatre lignes de longueur, enfilés par des cordons de cuir, sur dix ou douze rangs.

qu'il croyait avoir perdu et qu'il retrouve en s'éveillant. (*il descend de son siége.*) Soyons à jamais alliés; viens, que la hache meurtrière disparaisse de dessus la terre. (*à Aimar.*) Que cette colombe soit sacrifiée en l'honneur du Grand-Esprit, afin qu'il daigne recevoir nos sermens. Frère, c'est sur cet autel que je jure...

Ici les aides aux sacrifices auront présenté la cage à Aimar, qui, ayant pris une colombe, l'aura élevée pour la consacrer au Grand-Esprit. Au moment où Simaghan prend la main du vieillard pour le conduire vers l'autel, Aimar, les yeux levés au ciel, doit tenir d'une main la colombe, de l'autre un grand couteau [1] *pour lui ôter la vie et la précipiter dans la flamme. Les aides aux sacrifices sont prosternés; tout le monde s'incline; une musique sourde doit peindre l'agitation d'Aimar, dont les noirs desseins sont près de recevoir leur exécution, ainsi que les craintes de Simaghan, qui est tourmenté par un secret pressentiment. Dans ce moment, et à l'instant où Simaghan lève les mains et dit* je jure, *l'oiseau s'échappe des mains d'Aimar et s'envole, le couteau tombe, le feu de l'autel s'éteint, une grande commotion se fait entendre sous l'autel, et le renverse ainsi qu'Aimar, qui, la face contre terre, semble mort. Tout le monde est debout, l'effroi est peint sur toutes les figures.*

Cependant Aimar est soutenu par les aides aux cérémonies, qui d'abord sont tombés à plat ventre, puis se sont relevés pour secourir Aimar; celui-ci, les yeux levés au ciel, garde le silence et semble confondu.

TOUT LE CONSEIL.

Que veut dire ce désastre?...

SIMAGHAN, *à Aimar.*

Grand chef de la prière, tu dois voir à la consternation qui règne en ces lieux, que l'on attend l'explication de ce qui vient de se passer : la victime s'est

[1] Ce couteau est fait d'un caillou très aigu et emmanché.

échappée de tes mains, le feu de l'autel s'est éteint, l'autel sacré même est renversé; dis-moi donc si toi ou nous sommes indignes du Dieu dont tu sais interpréter la pensée?

AIMAR.

Ah, malheureux Simaghan!

SIMAGHAN.

Tu détournes la vue. (*il ôte sa couronne de plumes bleues et ses bracelets.*) Parle, Simaghan a déposé son haut plumage bleu et ses bracelets d'or; parle, et dis-moi si je ne mérite plus ces dignités.

AIMAR.

Le Grand-Esprit est bon, tu l'as outragé sans le savoir, reprends ces attributs du chef; c'est roi que tu as commis la faute, c'est roi que tu dois la réparer.

SIMAGHAN.

Ah! toutes mes richesses, tous mes troupeaux seront sacrifiés, s'il le faut!

AIMAR.

Eh bien! malheureux prince, le ciel menace la tribu de trois tigres affamés, et, dédaignant le faible sacrifice que j'allais lui offrir, m'a fait arracher la victime des mains par un génie invisible qui m'a dit... Ah! Simaghan, que ne l'entendis-tu toi-même! mes lèvres tremblantes ne seraient pas forcées de te révéler la volonté d'un Dieu irrité, mais qui promet encore indulgence si tu veux le satisfaire.

SIMAGHAN.

Si je le veux!... Je le jure!

AIMAR.

Ah! mon fils, tu as juré sans savoir ce que le ciel exige; mais tu ne peux plus reculer, il faut songer à l'obéissance.

SIMAGHAN, *à part.*

Grand Dieu, que va-t-il dire?...

AIMAR.

Hélas! ce que j'avais prévu n'est que trop vrai. Apprends donc que, courroucé des caresses que chaque jour tu donnes à une chrétienne, souvent même avant la prière du matin, le ciel demande vengeance.

SIMAGHAN.

Quoi, ma fille... Atala?...

AIMAR.

Si elle était ta fille, tu serais excusé.

TOUT LE MONDE.

Atala n'est pas sa fille?...

AIMAR, *feignant le regret.*

O ciel! j'en ai trop dit; ma bouche, habituée à parler au nom du Dieu de vérité, a dévoilé un secret des hommes.

SIMAGHAN, *cachant sa figure.*

Ah! ce secret n'en est plus un; achève, réduis Simaghan à rougir devant ses sujets!...

AIMAR.

On ne rougit que des mauvaises actions, et la tienne est bonne. Mais puisque tu m'ouvres la bouche, je vais parler. (*au peuple et au conseil.*) Adorateurs du Grand-Esprit, apprenez donc que ce ne fut que par contrainte que la belle Amazeri devint l'épouse du magnanime Simaghan; son cœur s'était donné à un Espagnol qui avait naufragé dans ces contrées, et Amazeri, malgré les menaces de ses parens, qui ne voulaient point qu'elle détrompât son époux, lui avoua qu'elle était mère, en lui disant : « Otez-moi la vie et la honte, je « suis indigne de vous. » Non, répondit notre géné-« reux monarque, je ne vous punirai point, parce que

« vous n'avez pas voulu me tromper ; gardez le secret, « et votre enfant sera le mien. » Bientôt Amazeri donna le jour à une fille qu'elle nomma Atala, en la faisant chrétienne comme elle-même l'était, ainsi que le véritable père.

Depuis ce temps, nos sacrifices ont toujours été contrariés par quelque événement ; cependant depuis qu'Amazeri, tourmentée par un chagrin noir, était descendue au tombeau, le ciel semblait s'être radouci pour nous ; mais depuis six jours, un crime, encore impuni, a réveillé toute sa colere, et aujourd'hui il est plus impitoyable que jamais.

TOUT LE CONSEIL.

Un crime ?

SIMAGHAN.

Oui, cette malheureuse fille, qu'on semble me défendre d'appeler la mienne, par un excès de pitié, bien blâmable sans doute, a osé tenter de faire évader le fils d'Outalissi. Mais, ô grand-chef de la prière, lorsque tu m'as engagé à la punir, ai-je balancé un moment ?... Oubliant mes affections, j'ai livré à toute ta sévérité cette fille qui ne fut peut-être qu'indiscréte et non coupable. Hélas ! que demande donc encore le ciel ? J'ai juré de lui sacrifier tout ce qui est en mon pouvoir. Eh bien ! je tiendrai mon serment : je jetterai toutes mes richesses, je jeûnerai, je me nourrirai de fiel, je me fustigerai si le ciel l'exige.

AIMAR, *croyant ne plus avoir rien à redouter, et avec une sévère assurance.*

Il demande plus que tout cela, il faut qu'on lui sacrifie Atala...

TOUT LE MONDE, *avec surprise et horreur.*

Atala !...

SIMAGHAN, *pétrifié.*

Qu'entends-je?

AIMAR, *avec hypocrisie.*

Hélas! je pleure avec vous; mais il faut qu'elle périsse sur le même bûcher que Chactas, son amant.

SIMAGHAN, *indigné.*

Ah!... (*Mouvement général d'horreur.*)

UN VIEILLARD, *se levant.*

Simaghan, la commotion est forte; nous l'avons ressentie comme toi. Crois-bien que nos cœurs en sont déchirés presque autant que le tien : nous avons aussi des enfans; mais quand le ciel parle, tout sentiment doit s'éteindre... Il faut sacrifier cette fille (*nouveau mouvement d'horreur*) qui n'est que ton sujet. Eh! vois combien d'autres t'entourent et sur qui tu attirerais la colère céleste, si tu résistais à notre Dieu.

AIMAR.

(*A part.*) Je triomphe!... (*Haut.*) Pourquoi faut-il que je sois l'interprète d'un dieu courroucé! Espérons qu'après le sacrifice je n'aurai plus que des paroles de paix à vous annoncer.

SIMAGHAN, *se réveillant de sa douleur et avec solennité.*

Arrête, Aimar!... tu parles comme si déjà la victime était sur le bûcher.

AIMAR, *surpris.*

Quoi! voudrais-tu t'opposer aux vœux du ciel, quand pour défendre cette chrétienne tu es seul?...

UNE FEMME, *se levant.*

Seul!... non. Atala a commis une faute, il est vrai, en prenant pitié du prisonnier ennemi; mais cette faiblesse, qui serait un crime chez un guerrier, doit être regardée autrement chez une femme dont la douceur et l'humanité sont le plus bel apanage!...

AIMAR, *se retournant furieux.*

Qui ose s'exprimer ainsi?

LA MÊME.

Moi!... Le Grand-Esprit me garde de vouloir jamais contrarier sa divine volonté! mais crois-tu, grand-chef de la prière, que le ciel ne s'apaiserait pas si toute la tribu, voulant sauver une de ses vierges, se soumettait aux jeûnes, au fiel et aux diverses autres privations ou punitions que tu nous as imposées pour racheter nos fautes?... Ce Dieu que nous adorons, et dont chaque jour nous ressentons et honorons les bienfaits, ne voudrait-il aujourd'hui que du sang?... N'as-tu donc pas remarqué, lorsque l'on sacrifie des prisonniers, que le sein des mères est troublé? ce sein, où le ciel déposa la fécondité, ne pourra jamais concevoir la destruction des hommes. Nos aïeux ont cru bien faire en sacrifiant sur le bûcher; le Grand-Esprit les excusera; mais tâchons de faire mieux encore, et si les missionnaires chrétiens dont on nous parle viennent nous en offrir le moyen, ne rougissons pas de l'adopter. Les peuples dont ils sont les envoyés sont pervers, dis-tu? En effet, j'ai ouï dire qu'ils ne sont pas les hommes de la nature; ils se sont éloignés d'elle par un extrême, craignons de nous en éloigner aussi par un autre : n'allumons plus le bûcher, abolissons les sacrifices de chair; nous avons besoin d'esclaves pour cultiver nos champs, ils les arroseront de leurs sueurs et de leurs larmes. Ah! c'est déjà sévir trop rigoureusement contre des humains!..

LE VIEILLARD, *se levant.*

Femme, je respecte et j'adore ton sexe; j'apprécie ton cœur qui est bon, tu parles d'après lui, et le Grand-Esprit te regardera avec indulgence. Mais tu ne réfléchis pas aux conséquences d'un premier pas vers les

mœurs européennes : si nous renversons aujourd'hui un ancien usage, demain nous en renverserons un autre, et dans ce bouleversement de nos lois, à quoi nous rattacherons-nous ?...

UNE AUTRE FEMME, *avec énergie.*

A la nature!... la nature frémit quand il faut donner la mort.

AIMAR, *avec force.*

Et le ciel tonne quand on refuse de lui obéir!... Simaghan, les intérêts se choquent, tout ici murmure, le ciel même gronde. mais encore doucement. Fais entendre ta voix, ramène le calme, ou je vais dissoudre le conseil, j'en ai le droit. (*Tout le monde est levé.*)

UNE VOIX.

Non! (*d'autres*) oui! oui! (*d'autres*) non! non! aux voix la proposition! Oui! oui! non! oui! oui! aux voix! aux voix! (*Tous.*) Aux voix! aux voix! (*Simaghan se lève.*) Silence! silence! chut! chut! silence! (*Peu à peu le calme se rétablit; il lève sa massue, tout le monde se rasseoit, silence général.*)

SIMAGHAN.

Aimar, tu t'oublies... Cette réserve qui doit accompagner le ministre du ciel, ce sang-froid qui caractérise l'homme vertueux, viennent de t'abandonner en ce moment : au lieu de réserve, nous n'avons entendu que des menaces; au lieu de sang-froid nous n'avons pu reconnaître que la fureur de l'homme qui se laisse emporter par la passion. Je ne m'arrêterai pas aux réflexions que cette conduite peut faire naître, je ne m'arrêterai pas non plus aux craintes que tu cherches à nous inspirer; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que tu désires ardemment la mort d'Atala, et que

tu sembles attendre de moi son arrêt. En jurant de satisfaire le ciel, je n'ai engagé que ce qui était en mon pouvoir; le ciel demande Atala, et Atala ne m'appartient plus, tu m'as délié de mon serment en m'ôtant le titre de père... (*Grand mouvement dans le conseil.*) Je la remets donc entre les mains du conseil comme un simple sujet, et c'est de la sagesse des représentans de la tribu que nous devons attendre l'arrêt qui doit la sauver ou la perdre. Nos sages offrent de mettre leurs décisions aux voix, j'y consens; que les vives discussions qui viennent de nous agiter cessent à l'instant, et procédons avec calme à l'émission des votes.

AIMAR.

Je m'y oppose; d'abord, je prétends me disculper des inductions tirées de ma véhémence. Je n'ai point parlé avec fureur, mais avec la sainte chaleur d'un cœur qui ne connaît pas de réserve pour soutenir sa religion; ensuite l'objet pour lequel le conseil doit voter, est présenté d'une manière équivoque, et il faut établir si nos sages sont appelés à prononcer sur la culpabilité déjà trop prouvée d'Atala, ou s'ils doivent discuter des lois que nos ancêtres tenaient du Grand-Esprit, et qu'ils nous ont transmises avec l'obligation de les observer. Dans le premier cas, le ciel est accusateur, et je dois le représenter; dans le second cas, le ciel ne voit plus en vous que des rebelles et des parjures qu'il doit punir par les châtimens les plus terribles... Organe du ciel, j'ai dû menacer, car le ciel menace... A présent, que prétendez-vous faire?

UNE VOIX, *avec force.*

Sauver Atala!

TOUS.

Oui, oui, sauvons Atala!

AIMAR, *furieux.*

Ainsi donc c'est vainement que la voix divine se fait entendre? Songez-y bien, représentans de la tribu, quand l'éclair sillonne il n'est plus temps de se repentir; la foudre suit de près et consume l'imprudent Indien que le lointain tonnerre n'a pu effrayer, et qui, seul au milieu du désert, semble braver la nuée qui s'approche. De même, l'orage gronde au-dessus de vos têtes; le nuage déjà vous environne et vous empêche de discerner vos véritables intérêts; c'est au milieu de ce brouillard épais, que le flambeau de la vérité à la main, je viens vous chercher, sûr que vous ne serez pas sourds à ma voix?... (*Morne silence*)... Répondez donc? (*silence*)... (*avec explosion.*) Vous ne répondez pas? (*hors de lui*) eh bien, ma prédiction va s'accomplir! (*il prend un sauvage par le bras, l'amène près du grand palmier, et lui dit de lancer une flèche de guerre au ciel.*) Que cette flèche de guerre, lancée au ciel, atteste votre rébellion! (*le sauvage lance la flèche.*) A présent, je ne puis plus retenir la vengeance céleste; ce n'est qu'au fond de l'abîme que vous pourrez en mesurer la hauteur. Vieillards opiniâtres, femmes obstinées, guerriers dont le silence prouve un fanatique dévouement au chef qui vous livre à l'erreur, je vous abandonne tous! Combattez donc à vous seuls les maux terribles qui vous menacent; en vain vous vous reposez sur votre valeur et sur votre courage : c'est le ciel qu'il faut vaincre, et vos coups sacriléges retomberont sur vous. (*on entend des cris dans le lointain.*) (*avec une joie mêlée de rage.*) Entendez-vous déjà ces cris de détresse, ce ne sont que les précurseurs d'une longue série de maux. Tremblez!...

Il va pour sortir, tous les guerriers arrêtent ses pas et tombent à ses pieds.

SIMAGHAN.

Quoi! guerriers, est-ce bien vous que je vois aux pieds de cet imposteur? Les menaces d'un homme vous intimident? Vous que j'ai vus mille fois braver la mort, vous n'osez braver les prédictions absurdes d'un méchant qui se joue de votre crédulité?

AIMAR. *faisant tous ses efforts pour cacher sa joie.*

Simaghan, je te pardonne tes injures et tes calomnies; moi, faible interprète du ciel, que puis-je attendre autre chose d'un rebelle qui ose même outrager la divinité. Achève ton infâme ouvrage. perds avec toi tous ces braves à qui le Grand-Esprit peut encore pardonner, et non content de ce comble d'impiété, ose encore satisfaire ta fureur en m'immolant à ta rage; frappe, je suis sans défense.

Les guerriers se relèvent et le couvrent de leur corps.

SIMAGHAN.

Moi, te vouloir frapper, ô comble d'imposture!

On entend une fusillade dans le lointain.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN SAUVAGE, *accourant.*

LE SAUVAGE, *à Simaghan.*

Grand chef de guerre, des Européens en assez grand nombre venaient de se montrer pour la seconde fois sur le rivage; plusieurs de nos guerriers, fondant sur eux à l'improviste, allaient les mettre en pièces; mais un plus grand nombre parut au même instant sur leur canot qui remonte le Meschacebé, et se précipitant dans les chaloupes, vinrent au secours des premiers en lançant une mort invisible avec ces esprits tonnans qu'eux seuls savent faire obéir. Cependant nos frères

se défendaient avec courage, quand un événement non moins funeste vint faire diversion et donner à nos ennemis un avantage éminent. Trois tigres énormes, aperçus dans le bois voisin où des cris affreux se font entendre, jetèrent l'épouvante parmi nous. Beaucoup de femmes et d'enfans sont dans la plaine, en danger de périr; nos guerriers, poursuivis par les Européens, fuient de tous côtés, ta présence et tes ordres seuls...

SIMAGHAN, *l'interrompant.*

Mes ordres... Ah! je n'ai plus d'ordres à donner. (*il jette sa couronne.*) Adieu, guerriers; je plains votre erreur, mais je ne puis vous sauver. Puissiez-vous ne jamais regretter le règne de Simaghan, de votre père!... Oui, vous serez toujours mes enfans. Adieu donc, je vais seul affronter les dangers, sauver mon Atala s'il en est temps encore, et l'emmener loin de ces lieux où la honte désormais serait son partage. Adieu! *Il sort.*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté Simaghan*, UN AUTRE SAUVAGE, *accourant.*

LE SAUVAGE, *à Aimar.*

Grand chef de la prière, Chactas, aidé des filles de Natza, vient de rompre ses liens pour voler au secours d'Atala. La crainte de rencontrer les instrumens de la vengeance céleste, retient les pas de tous les guerriers, et Chactas emporte son amante, qui paraît privée de la vie. Ornoko, qu'on a vu entrer dans le bois, n'en est pas sorti, et tout porte à croire qu'il a péri, soit de la main de Chactas, soit sous la griffe effroyable du tigre.

AIMAR, *furieux.*

Il suffit. Guerriers, ne souffrons pas que ces victimes nous échappent; que l'on coure après Simaghan, et que sa tête nous réponde d'Atala.

On remarque un grand mouvement dans le camp. Les siéges du conseil ont été renversés, et le fond de la scène, représentant la plaine, se trouve découvert; on entend la fusillade des Européens plus rapprochée; on voit, dans le lointain, des sauvages effrayés fuyant devant un tigre; d'autres traversent la scène et fuient en tous sens; d'autres viennent se rallier à Aimar, qui, le casse-tête à la main, sort suivi des guerriers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

DÉCORATION.

Le théâtre représente un site agreste. De hauts rochers s'élèvent du fond et s'avancent vers ceux de la coulisse de gauche, à laquelle ils se trouvent réunis à leurs sommets par des arbres renversés, des racines et des lianes qui forment un pont naturel. Les lianes qui croissent sur le haut de ces rocs, retombent en guirlandes au-dessous de l'arche, au pied et de l'autre côté de laquelle coule le Meschacebé. On remarque ce fleuve immense, dont la pente est de gauche à droite, et qui représente dans sa perspective, environ une demi-lieue en largeur; quelques petites îles sortent de son sein, des massifs de verdure et de

fleurs décorent ces îles et tranchent agréablement sur l'aridité des rochers qui bordent la scène. Tout représente, de ce côté-ci des rochers, un lieu inhabité; la mousse qui croît au pied des vieux arbres, doit indiquer l'humidité qui règne ordinairement dans les lieux marécageux et voisins des fleuves. Des smilax, des indigos, des tamarins ajoutent encore au tableau. A droite, près de l'avant-scène, on doit remarquer un petit tertre élevé qui représente assez bien un banc de gazon, mais mieux encore une tombe. Non loin de ce tertre, est une source qui rend ses eaux au fleuve, en serpentant derrière les arbres et les monticules qui bordent la scène, à droite. Au bord de cette source, qui forme bassin, on distingue une plante marécageuse à larges feuilles qui croît par touffes. (C'est une plante vénéneuse.) Presque au fond, à gauche, et se détachant sur le fleuve et les rochers, deux jeunes arbres, que les vents ou la nature ont courbés l'un vers l'autre, entrelacent leurs rameaux. Tout près, mais un peu en avant, est un vieux chêne. De grands arbres, tels que chênes, palmiers, cyprès ou pins, bordent les coulisses de droite et de gauche. Il faut traverser le pont pour arriver de gauche sur la scène; mais on arrive de droite par le revers des rochers qui font face au public et qui garnissent le fond entre le pont et la coulisse de gauche, de sorte que l'on est forcé de passer près du pont pour descendre par les escarpemens sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait à peine jour. Une grande clarté, venant de gauche, annonce un sauvage qui arrive un flambeau à la main[1], *en chantant; bientôt il traverse le pont sur le haut des rochers, et descendant la montagne, traverse la partie du fond du théâtre qui existe entre le pont et la coulisse de droite, en suivant le revers des rochers sans descendre sur la scène.*

LE SAUVAGE, *dans la coulisse.*

(La Créolienne.)

Foulant aux pieds fleurs qui viennent d'éclore,
Cœur plein d'espoir, guidé par tendre amour,
Près de Mila je devance l'aurore
Pour assurer à moi tendre retour.

Dans sa cabane et tout près de sa couche,
Je placerai l'emblème de mes feux.
Que ce flambeau soit éteint par sa bouche
En m'apprenant qu'elle reçoit mes vœux.

Dans ces forêts tout encore est silence,
L'onde en fuyant coule tout doucement;
Colombe aussi, qu'une brise balance,
Sur le rameau dort près de son amant.

Ah! du réveil de tendre tourterelle,
J'attends bientôt non moins douce faveur;
Sur Magnolia cueillons rose pour elle,
Et songe heureux viendra bercer son cœur[2].

1 C'est une branche de mélèze, bois qui brûle vert et jette une grande clarté.

2 Les sauvages croient qu'une rose de Magnolia placée près de la tête de l'objet aimé lui procure d'heureux songes.

Il cueille une fleur sur les buissons qui croissent dans les crevasses des rochers, et disparaît en reprenant :

Foulant aux pieds fleurs qui viennent d'éclore,
Cœur plein d'espoir, etc.

Bientôt on ne l'entend plus, le jour paraît peu à peu.

SCÈNE II.

ATALA, CHACTAS.

Ils paraissent tous deux sur un radeau qui descend lentement le fleuve.

CHACTAS.

Atala, arrêtons ici notre radeau ; le courant devient rapide, et plus loin il nous serait difficile de gagner le rivage. D'ailleurs tu dois être fatiguée et tu pourras te reposer sur cette belle mousse qui croît aux pieds des chênes.

Ils ont mis pied à terre, et passent sous l'arche formée par les rochers. Chactas tient à la main une massue grossièrement faite d'un pied d'arbuste.

ATALA, *regardant autour d'elle et s'appuyant sur l'épaule de Chactas.*

Ne devons-nous pas craindre encore les poursuites de nos guerriers ?

CHACTAS.

Non, une nuit entière de marche précipitée nous a mis hors d'atteinte, et le Meschacebé que nous avons traversé est une barrière contre les poursuites du cruel Aimar.

ATALA.

Son nom seul me fait frémir.

CHACTAS.

Le méchant avait juré ta perte et la mienne : en vain

Natza, la mère de Betzi, fit-elle entendre sa voix dans le conseil; Aimar avait su imposer au plus grand nombre, et Betzi, tout en pleurs, vint m'annoncer que la puissance même de Simaghan était méconnue. Dans ce moment, des guerriers effrayés répandaient l'alarme de toutes parts, en disant que des tigres, instrumens de la vengeance céleste, venaient d'être aperçus dans le bois où tu étais captive. A ces mots, j'oublie que moi-même je suis prisonnier et sans armes, et brisant mes liens, je m'élance comme un trait dans la plaine; mes gardiens n'osent pas me suivre dans le bois, et le premier spectacle qui s'offre à mes yeux, c'est un monstre assouvissant sa rage sur le confident d'Aimar. J'allais secourir ce misérable; mais des rugissemens affreux, attirent mes regards d'un autre côté: ciel! que vois-je? un tigre énorme se dirigeant vers un vieux pin, où une jeune fille évanouie est attachée; c'était toi!... je me fraie avec peine un chemin à travers les vignes sauvages et les indigos qui arrêtent mes pas, et j'arrive à l'instant où le terrible animal, l'œil étincelant, la gueule écumante, allait s'élancer sur sa proie. Il change aussitôt de victime, se précipite sur moi, m'enveloppe de ses griffes effroyables; je me roule avec lui dans la poussière, et luttant de force et d'adresse, je parviens à le saisir à mon tour, et je l'étouffe dans mes bras... J'ai sauvé la vie d'Atala, je brise tes liens, je te prends dans mes bras, et plus léger que le vent, je t'emporte loin de cette scène d'horreur. Partout sur mon chemin se peint l'effroi et la crédulité. Ici un guerrier ose à peine défendre ses jours, là une mère se sauve avec son enfant à la mamelle; plus loin un jeune Indien emporte son vieux père... Au milieu de ce désordre, je traverse la plaine, sans être même remarqué: ivre du bon-

heur de te presser sur mon cœur, je cours toujours sans savoir où je porte mes pas, et je ne m'arrête que lorsque les forces épuisées, mes genoux fléchissant sous mon corps, je suis forcé de te déposer sur un lit de mousse et de fleurs. Alors seulement je regarde autour de moi; le soleil avait fini sa course, et l'approche de la nuit répandait une fraîcheur salutaire, qui rappela tes sens. Te donnant à peine le temps de respirer, je t'offre mon bras; ainsi appuyée, tu erres avec moi dans les montagnes; nous apercevons le Meschacebé: rassemblant quelques branches, nous en formons à la hâte un radeau, et nous avons le bonheur de traverser sans accident ces ondes solitaires. A présent loin de nos ennemis et tout à l'amour, nous pouvons goûter les charmes du repos.

ATALA, *soupirant.*

Tout à l'amour. Hélas!...

CHACTAS.

Tu soupires, mon Atala; regretterais-tu ta patrie, ton père, qui peut-être était réservé à te voir périr sous ses yeux?

ATALA.

Mon père! il n'est pas de la terre des palmiers.

CHACTAS.

Quoi! Simaghan...

ATALA.

N'est que mon protecteur, et l'époux d'Amazeri, ma mère, qui succomba aux chagrins d'amour.

CHACTAS.

Et ton père, qu'est-il devenu?

ATALA.

Je l'ignore, je sais seulement qu'il est Castillan, et qu'il a vécu très long-temps à Saint-Augustin.

CHACTAS.

A Saint-Augustin! Quel était son nom?

ATALA.

Ma mère le nommait Philippe.

CHACTAS, *avec vivacité.*

Philippe!... mais n'avait-il pas un autre nom?

ATALA.

Oui, les siens le nommaient Lopez.

CHACTAS, *ivre de joie.*

Lopez, c'est lui! quoi! tu es la fille de Lopez? mon Atala, ma sœur, tu vois le fils de Lopez!

ATALA, *fuyant, et avec horreur.*

Son fils! grand dieu, toi mon frère, et je t'aime d'amour? ô ma mère!...

CHACTAS.

Atala, mon amante, quelle erreur t'abuse; Lopez est ce généreux Espagnol qui me recueillit à Saint-Augustin, qui me servit de père.

ATALA, *revenant à elle-même.*

En effet, le fils d'Outalissi ne peut être celui... Ah!... ma tête égarée par une crainte toujours présente... (*elle prend les mains de Chactas.*) Oui, je puis encore espérer... (*le repoussant doucement, et à part*); mais que dis-je! non, non, nous ne serons jamais époux.

Elle lève les yeux au ciel, et paraît retenir des larmes.

CHACTAS.

Atala, ton cœur souffre; des soupirs qui ne sont pas ceux de l'amour, des larmes que tu voudrais cacher, ces regards inquiets que souvent tu portes au ciel, enfin je ne sais quel mystère qui accompagne tes moindres actions, tout me dit qu'un chagrin secret est dans ton ame... O Atala! quand m'aimeras-tu assez pour me faire pleurer avec toi!...

ATALA.

Ne déchire pas mon cœur, tu ne peux douter de mon amour... Mais tous ces événemens.... l'inquiétude... la faiblesse... (*à part.*) et ma mère!...

CHACTAS, *montrant le petit tertre.*

Tiens, ma bien-aimée, repose-toi sur ce gazon; je vais tâcher de trouver quelques fruits dans les environs; (*apercevant la fontaine*) mais en attendant, si tu es altérée, voilà une source dont l'eau beaucoup plus belle que celle du fleuve, pourra te rafraîchir. Veux-tu que je t'en apporte?

ATALA.

Volontiers, l'air est étouffant, et semble annoncer un orage.

CHACTAS, *va chercher de l'eau à la fontaine, il écarte les plantes à larges feuilles.*

Tiens, ma sœur, si tu voulais boire en mon absence, évite bien cette plante cruelle; le venin qu'elle contient est le plus actif de ces forêts. (*il lui apporte de l'eau dans ses deux mains.*) Bois...

ATALA, *avec douceur et un sourire mélancolique.*

Non, il me semble que cela ne me fera pas de bien.

CHACTAS, *devinant son intention, en boit un peu, puis lui offre le reste.*

Tiens, à présent, je puis t'assurer que cela te remettra.

ATALA.

Oui, je le crois aussi. (*Elle boit dans ses mains.*)

CHACTAS.

Allons, adieu, chère Atala.

ATALA.

Adieu, cher Chactas; tu ne seras pas long-temps?

CHACTAS.

Le moins possible. (*montrant son cœur.*) D'ailleurs tu ne me quittes pas.

ATALA, *mettant aussi la main sur le sien.*

Non, non, tu ne me quittes pas.

Chactas revient, l'embrasse, sort à droite, reparaît bientôt gravissant les rochers ; il traverse sur le pont, envoie encore un baiser à Atala, et disparaît.

SCÈNE III.

ATALA, *seule.*

Mélange cruel de douleurs et de jouissances, voilà donc la triste destinée d'Atala? Si je souffrais seule... mais Chactas voit mes larmes, il entend mes soupirs, et sa tendre sollicitude et ses caresses, loin de diminuer ma peine, augmentent encore mes craintes et mes tourmens. Il me semble toujours entendre ma mère qui me reproche les souffrances qu'elle endure : elle a répondu pour moi à Dieu... O ma mère! votre fille chrétienne saura résister en l'honneur de vous; mais permettez-lui au moins de pleurer le jour qui l'a vue naître... Et toi, divine religion qui causes mon malheur, c'est aussi de toi que j'attends ma force et les plus douces consolations... O mon Dieu! reçois mes prières pour celle qui m'a donné l'être; ne lui fais pas endurer de maux; fais retomber sur moi seule tout le poids de ta colere; je suis sur cette terre pour souffrir. Ah! puisse ma mère jouir en paix, dans le séjour des heureux, de toute la félicité qui pouvait m'être destinée ici-bas! Surtout, ô mon Dieu! donne-moi la force nécessaire pour garder mon secret et le serment de

chasteté que ma mère a fait pour moi, et daigne aussi inspirer le respect à mon amant.

Elle prend quelques morceaux de bois qui sont à terre; et les nouant avec des lianes qui pendent au-dessus de sa tête, elle en forme une croix qu'elle plante au milieu du petit tertre, se met à genoux devant, et prie dans un profond recueillement. Dans ce moment, quantité d'oiseaux paraissent de tous côtés sur les arbres, et viennent se percher autour d'elle sur les buissons qui l'environnent. Une colombe virginienne vient se reposer sur la croix.

SCÈNE IV.

ATALA, CHACTAS.

Chactas paraît sur les rochers traversant le pont; il porte sur son épaule des rameaux garnis de feuilles et de fruits, avec un panier de jonc à la main. Il voit Atala à genoux; surpris, il la contemple un moment, et s'agenouille lui-même. Bientôt il se relève, et descendant légèrement le rocher, à droite, vient doucement derrière elle et lui pose une couronne de fleurs sur la tête. A l'arrivée de Chactas, les oiseaux s'envolent de tous côtés.

ATALA, *surprise, se relevant.*

Ah!... je priais pour toi, jeune idolâtre.

CHACTAS.

Oui, je suis idolâtre de mon Atala! Tiens! voilà un panier que j'ai fait avec les joncs qui croissent parmi les tamarins, au bord du fleuve; je l'ai rempli de fruits, ensuite j'ai formé pour toi cette couronne de mauves

sauvages. (*l'admirant.*) Comme elle te sied bien !... permets-moi de baiser la plus belle fleur du désert.

Atala baisse la tête croyant qu'il veut baiser la couronne, mais c'est sur sa joue qu'il imprime un baiser.

ATALA.

Chactas !...

CHACTAS.

Peux-tu me gronder ? Tiens, ma sœur, vois ces deux arbres à qui la nature dit d'aimer : comme ils semblent se chercher pour entrelacer leurs rameaux ! Serais-je donc plus insensible qu'eux ? Atala, je veux que ces deux arbres portent nos noms. (*il tire une flèche de son carquois, et grave sur un arbre* ATALA, *et sur l'autre* CHACTAS.)

ATALA.

Quoi ! tu sais tracer des caractères ? (*admirant les inscriptions.*) Celui-ci, c'est ?...

CHACTAS.

Atala.

ATALA.

Et celui-là Chactas ? Oh ! la jolie science !

CHACTAS.

Je la dois à Lopez, qui ne pensait pas qu'elle dût servir un jour à tracer le joli nom d'Atala, sa fille, vis-à-vis de celui de Chactas, son fils adoptif. Mais ce vieux chêne semble demander aussi une inscription. (*il essaie à graver.*) Les rides de ses vieux ans en rendent l'exécution difficile ; n'importe, le voyageur fatigué en s'approchant pour prendre du repos sous son ombrage, reconnaîtra le nom de LOPEZ.

ATALA.

C'est le nom de mon père ; en effet, mon cœur palpite comme s'il reconnaissait quelques traits du res-

pectable auteur de mes jours... (*avec ingénuité.*) Tiens, Chactas, ces caractères ne sont rien qu'un faible monument que notre reconnaissance élève à Lopez, cependant j'éprouve le plus vif désir d'embrasser cet arbre insensible.

CHACTAS.

Embrassons-le tous deux.

Ils vont tous deux embrasser les caractères, avec le plus profond respect.

ATALA.

Puisse ce baiser lui être porté par un doux songe!

CHACTAS.

Puisse ce monument durer aussi long-temps que ma reconnaissance!

ATALA, *tristement.*

Hélas! que ne puis-je ajouter ici le nom d'Amazeri, ma mère!

CHACTAS.

Atala, je ne l'oubliais pas; mais je craignais de renouveler tes regrets; oui, que le nom d'Amazeri soit aussi consacré par une inscription. (*montrant le tertre où Atala a posé une croix pour prier.*) Ma sœur, n'est-ce pas là?...

ATALA, *fondant en larmes.*

Oui, Chactas.

Il grave sur la terre le nom d'Amazeri. Atala avec un religieux respect, détache la couronne de sa tête et la pose sur la croix.

CHACTAS, *la tête appuyée contre un arbre et gémissant.*

O Outalissi! et toi ma mère! c'est ainsi que vous avez vu Lopez m'aider à ériger un monument à votre mémoire. (*à Atala.*) Allons, mon Atala, oublions un moment nos douleurs; abusons au contraire nos cœurs

par la plus douce illusion; supposons que tous les êtres qui nous sont chers et dont voilà les noms, sont ici présens, et faisons un petit repas en famille. (*ils s'asseyent au pied du vieux chêne.*) Hélas! ma bien aimée, cette chétive nourriture ne flattera pas ta jolie bouche; j'aurais pu poursuivre un chevreuil, mais craignant de te laisser seule plus long-temps, il m'a fallu me contenter de t'apporter ces fruits sauvages.

ATALA.

Cueillis et offerts par toi, ce sont des mets délicieux.

CHACTAS.

Je crains toujours que tu ne souffres des privations sans nombre qui nous menacent dans ces déserts.

ATALA.

Ah! Chactas, si les privations dont tu parles étaient les seuls obstacles à notre félicité, je ne connaîtrais plus de tourmens.

CHACTAS.

Eh! ne vont-ils pas finir, nos tourmens? Cherchons quelque solitude où nous puissions nous fixer, et là, ignorés du monde entier, soyons heureux époux.

ATALA, *soupirant.*

Ah! Chactas!...

CHACTAS.

Oui, Atala, bientôt nous serons heureux, bientôt le flambeau de l'hymen brillera dans ces forêts, bientôt les désirs de ton amant seront comblés : Atala sera mon épouse!

ATALA.

Non, Chactas, ne t'abuse pas, ne te berce pas d'un fol espoir; il faut habituer ton ame à trouver le bonheur dans l'amour le plus tendre, mais le plus pur et le plus austère.

CHACTAS.

O ma bien-aimée! serions-nous donc les seuls êtres dans ces lieux qui, brûlant de l'amour le plus ardent, ne pourraient en goûter les douceurs? Quoi! le colibri sur son nid nous dira qu'il est époux et père, et nous, inutiles ici-bas, nous passerions nos jours dans les tourmens d'une langoureuse passion. O Atala! pourquoi aurions-nous fui le bûcher? là un même feu nous eût consumés tous deux, et nos cendres du moins se fussent mêlées.

ATALA.

Chactas, si le soleil sait borner sa course au peu d'heures que l'Être-Suprême lui accorde pour éclairer l'univers, l'homme doit aussi savoir borner ses désirs à sa destinée. Je t'aime, Chactas, je n'aime que toi, je n'aimerai jamais que toi; jouis donc en paix des douceurs d'un accord parfait et d'une passion mutuelle, ô mon bien-aimé!

CHACTAS.

Ton bien-aimé!... comme ce mot porte le trouble dans mon cœur!

ATALA.

C'est qu'il vient du mien, Chactas!

Le temps s'obscurcit.

CHACTAS.

Mais, comme les nuages s'abaissent! (*Un éclair.*)

ATALA.

Le ciel se couvre de tous côtés. (*Eclair plus vif.*)

CHACTAS.

C'est un orage; il approche.

Éclair et tonnerre lointain, l'obscurité redouble.

ATALA.

Les tourbillons de vent font plier ces masses de forêt.

On entend le vent siffler, petits éclairs coup sur coup.

CHACTAS.

Il faudrait chercher un abri.

ATALA, *inquiète, regardant autour d'elle.*

Ce ne sera peut-être rien. (*violent éclair.*) Ah!...

CHACTAS.

A peine si je puis te distinguer; approche-toi! ma sœur. *Les éclairs se succèdent.*

ATALA.

Ah! Chactas, comme ce trouble de la nature affecte mes sens! Mon ame est remplie d'une inconcevable terreur; je ne sais quel pressentiment affreux m'agite: il me semble que l'univers entier ne sera plus dans un moment, ou que moi-même... (*long et violent éclair, tonnerre.*) Ah! Chactas...

CHACTAS, *passant ses bras autour du corps d'Atala, qui est assise.*

Ne regarde pas ainsi les éclairs; viens plus près de moi.

Il l'attire à lui. De vifs éclairs se succèdent, le tonnerre gronde avec force.

ATALA, *avec inquiétude.*

Chactas, n'est-ce pas contre moi que le ciel est ainsi courroucé?

CHACTAS, *surpris.*

Que dis-tu, mon Atala?...

Éclat de tonnerre et éclair brûlant.

ATALA, *cachant sa tête dans ses mains.*

Ah!... as-tu entendu cet éclat de tonnerre? Quand le ciel s'est ouvert, j'ai cru la voir dans les campagnes ardentes...

CHACTAS, *encore plus surpris.*

Qui donc?...

ATALA.

Ma mère!... (*nouvel éclat de tonnerre plus fort que le*

premier : le tonnerre tombe dans le fleuve. Elle dit avec égarement) : Tiens, Chactas, n'entends-tu pas ses cris?

CHACTAS.

C'est le sifflement de la foudre qui s'éteint en tombant dans le fleuve.

ATALA, *un peu plus calme.*

Ah! quel orage!...

Les éclairs se succèdent avec rapidité, le tonnerre tombe avec fracas. Atala a dû graduellement s'éloigner du chêne.

CHACTAS.

La pluie tombe par torrens, Atala, rapproche-toi de cet arbre.

Il lui prend la main, et la presse contre son cœur.

ATALA, *reculant de nouveau.*

Ah! comme ta main tremble, comme ton cœur palpite.

La tempête va toujours en augmentant, Chactas se rapproche d'Atala, qui se retire.

CHACTAS.

Atala, tu fuis ton amant, ton frère!

Éclairs extrêmement vifs. La terreur ramène Atala près de Chactas. A partir de ce moment, la scène ne doit être éclairée que par des éclairs successifs.

CHACTAS, *continuant.*

Les éclairs t'incommodent, cache tes beaux yeux dans mon sein. *Il veut l'entourer de ses bras.*

ATALA.

Non, Chactas, laisse-moi; ton sein n'est pas tranquille, les battemens de ton cœur m'ont tout émue...

CHACTAS, *avec amour.*

Atala!...

ATALA, *le repoussant doucement.*

Laisse-moi, Chactas.

CHACTAS.

Tu me repousses, ô ma sœur, mon amante, mon

Atala ! crains-tu de te laisser entraîner au plus tendre retour ? Vois mes yeux, ils sont remplis d'amour ; les tiens craindraient-ils le feu qu'ils ont allumé ?... Atala, je suis à tes pieds ! *Il a saisi ses mains.*

ATALA, *effrayée.*

O ciel, que fais-tu, Chactas ? Tu oublies la pureté de nos amours ; tu oublies les bienfaits de Lopez, et la nature entière qui paraît prête à punir ton égarement, Chactas, et ma mère qui nous regarde !

CHACTAS, *dans le délire.*

J'oublie tout pour ne songer qu'à toi seule, Atala ; la mort va peut-être nous frapper dans ces déserts, et Chactas n'aura pas été ton époux ; nos corps épars rouleront dans ce fleuve débordé, nos ames dispersées planeront au-dessus de ces forêts sans se reconnaître. Ah ! qu'un lien sacré nous unisse ! Tu ne seras pas plus insensible que cette terre : sens-tu comme elle s'émeut des transports du ciel ? elle ouvre son sein aux feux terribles de son amant. Atala, mes feux sont plus brûlans encore ; ouvre-moi donc tes bras ! je suis ton époux ! En vain tu voudrais me résister, l'absence des hommes, ta faiblesse, tout protége mon amour, tu seras à moi...

La tempête est au plus fort, le fleuve est débordé, la fontaine dégorge des nappes d'eau, le tonnerre tombe de tous côtés, des arbres sont renversés, d'autres enflammés par la foudre ; éclairs, pluie, vent, et tonnerre.

ATALA, *avec désordre et cherchant à se débarrasser des bras de Chactas.*

Chactas, le ciel nous menace ; la terre s'ouvre sous nos pas.

CHACTAS, *hors de lui.*

Qu'elle nous engloutisse donc et cache un moment notre félicité!

Il la saisit et veut l'entraîner. Les arbres sont en feu à différens endroits. Atala, par un dernier effort, s'échappe des mains de Chactas; il la poursuit et va l'atteindre près de la fontaine; on la voit se baisser, arracher une poignée d'herbes vénéneuses; Chactas l'emporte; dans ce moment, un éclair long et terrible laisse voir Atala se débattant et portant quelque chose à sa bouche; la foudre tombe près d'eux, brise un arbre à leurs pieds, la terreur renverse Atala, l'arbre va tomber sur elle; Chactas voit le danger qui la menace; il se précipite vers l'arbre, le soutient un moment par une force surnaturelle; mais, entraîné par le poids, il ne peut que changer sa direction, et par l'effort qu'il a fait, vient tomber lui-même sur le devant de la scène.

Au milieu de ce tableau désastreux, on entend une cloche dans le lointain, puis les aboiemens d'un chien; on voit du haut des montagnes des nappes d'eau se précipiter dans le fleuve, entraînant des corps de singes, d'ours, et autres animaux sauvages. Les aboiemens du chien se font entendre de plus près.

ATALA, *se relevant avec peine, et se traînant vers le tertre près de la fontaine.*

Où suis-je?... Qu'ai-je fait?... O ciel! me pardonras-tu mon crime?... ma mère, es-tu satisfaite?

CHACTAS. (*Le son de la cloche approche, le chien aboie de plus près.*)

Atala! ma sœur, où es-tu? (*L'apercevant.*) Ah!... la foudre t'a blessée?...

ATALA, *d'une voix défaillante.*

Laisse-moi. Chactas. laisse-moi!

On entend distinctement le son de la cloche, les aboiemens du chien sont tout proche.

UNE VOIX, *criant dans la coulisse.*

Par ici! par ici!...

CHACTAS.

Quel est ce bruit étrange? on appelle.

Il saute sur sa massue et regarde d'un air furieux la coulisse du côté du pont.

ATALA.

Nous sommes découverts! fuis, Chactas; ne défends pas inutilement mes jours qui vont s'éteindre.

L'orage s'apaise, le jour est revenu; mais de nombreux éclairs se succèdent dans le lointain derrière les rochers.

SCÈNE V.

ATALA. CHACTAS, AUBRY.

AUBRY.

Il paraît sur le rocher, au milieu des éclairs, de l'incendie et des nappes d'eau qui, de tous côtés, offrent les désastres causés par l'orage. Il s'arrête, considère un moment Atala et Chactas; puis, levant les mains au ciel, il s'écrie :

Les voilà. Dieu soit loué!...

A ces mots Chactas, qui regardait à gauche sur le pont, se retourne; il aperçoit le vieillard qui descend avec peine les rochers. Aubry tient un panier et une lanterne d'une main, un grand bâton sur lequel il s'appuie, de l'autre, un chien ayant une sonnette, le précède.

CHACTAS.

Que vois-je? un vieillard; il veut descendre cette montagne. Grand Dieu, il ne voit pas le précipice! Arrêtez, bon vieillard. la mort est sous vos pas.

Il veut courir à son secours, mais Aubry le tranquillise de

la main, se détourne du précipice, et bientôt est sur la scène; le chien vient caresser Atala, puis va boire à la fontaine.

AUBRY.

Mes enfans, je vous trouve enfin.

ATALA, *courant se jeter aux pieds d'Aubry.*

C'est vous, digne hermite? Ah! c'est le ciel qui vous envoie pour me sauver.

AUBRY, *la relevant.*

Ciel! ma libératrice, celle qui me sauva la vie dans les plaines des Chicassaws!

ATALA.

Hélas! mon père, la fille du redoutable Simaghan pouvait alors faire quelque chose pour l'humanité; mais aujourd'hui, je cherche à mon tour un protecteur.

AUBRY.

Vous me conterez vos malheurs. Quel est ce jeune homme?...

ATALA.

Unis par l'amour et l'infortune, tous deux nous fuyons une mort injuste et cruelle. Sans parens, sans asile...

AUBRY.

Mes chers enfans, le vieil Aubry ne peut remplacer des êtres aussi chers; mais pour un asile, je vous en offre un près de moi. (*A Atala.*) De plus l'amitié la plus sincère, et une reconnaissance éternelle, non pas pour la vie que vous m'avez conservée, et que j'estime peu de chose, mais pour le bien que je pourrai faire encore et dont toute la gloire vous appartiendra aux yeux de Dieu. Mais vous devez souffrir, asseyez-vous; tenez, voilà une peau d'ours pour vous couvrir et un peu de vin dans cette calebasse pour vous réchauffer. Il y a bien long-temps que je vous cherche!

CHACTAS, *surpris.*

Nous!... qui vous avait instruit?

AUBRY.

Mon chien... « Nous sonnons ordinairement la clo-« che de la mission la nuit et dans les tempêtes pour « appeler les voyageurs; et à l'exemple de nos frères « des Alpes et du Liban, nous avons appris à notre « chien à découvrir les étrangers égarés dans ces soli-« tudes; il vous a sentis dès le commencement de « l'orage et il m'a conduit ici. » Une troupe de nos frères étant à la chasse dans les environs, je croyais d'abord que c'était eux qu'il avait reconnus; mais je vois que c'est bien vous qu'il voulait m'indiquer.

CHACTAS, *dans le plus grand étonnement.*

Sage vieillard, ton humanité est bien extraordinaire; quoi, tu n'as pas craint d'être frappé de la foudre?

AUBRY, *avec feu.*

Craindre lorsqu'il y a des hommes en péril, et que je puis leur être utile! je ne serais pas chrétien.

CHACTAS.

Quoi! la religion peut t'inspirer une charité si sublime? Mais tu ignores si ma foi est la tienne.

AUBRY, *sévèrement.*

Jeune homme, vous ai-je demandé votre religion? Vous avez besoin de mes secours, cela me suffit; partout où je vois du bien à faire, c'est un autel qui s'élève, et j'y sacrifie en l'honneur de mon Dieu... Allons, mes chers enfans, suivez-moi jusqu'à ma grotte, où je pourrai vous offrir des alimens et du repos dont vous devez avoir grand besoin. Vous pourrez, si vous le désirez, prendre part aux plaisirs du petit troupeau que je dirige. Ce matin la belle Mila a éteint le flambeau de l'hyménée que lui a présenté son amant

à son réveil; leur union doit avoir lieu avant le coucher du soleil, et avec les cérémonies usitées dans les plaines; j'ai dû céder sur ce point, car l'époux de Mila est d'une tribu voisine, et par ces sortes de complaisances, je rapproche tout doucement ces idolâtres du vrai Dieu. (*il s'aperçoit qu'Atala chancèle.*) Qu'avez-vous? vous paraissez être mal...

ATALA.

Chactas, mon père, soutenez-moi.

AUBRY, *lui prenant la main.*

Sa peau est brûlante, ses yeux animés...

ATALA.

Et mon cœur éteint. Ah! mon père, pour la première fois, mon courage m'abandonne.

CHACTAS.

Ma sœur, ma chère sœur, qu'as-tu donc?

ATALA, *frissonnant.*

Ah! je suis perdue; ce frisson subit, Chactas, Chactas... *Elle s'évanouit.*

CHACTAS.

Grand Dieu! ses jours seraient-ils en danger?

AUBRY.

Mon fils, sa position est alarmante; mais une idée me vient; tu es jeune, cours au village de la mission qui n'est qu'à un quart de lieue dans la forêt. Tu trouveras tous les habitans rassemblés pour la cérémonie; tu leur diras de venir en toute hâte, vers ce lieu, pour transporter...

CHACTAS.

Mon père, j'ai de la force; je pourrais moi-même...

AUBRY.

Tu n'y songes pas; les chemins sont glissans, des précipices affreux s'ouvrent à chaque pas. Non, non,

ce serait le comble de l'imprudence; elle a besoin des plus grands ménagemens. Allons, hâte-toi; tu graviras le revers de cette montagne, tu prendras un petit chemin à droite, et quand tu auras fait quelques centaines de pas, tu apercevras la mission; alors tu te dirigeras droit vers un grand chêne qui est à gauche, c'est là que se trouve ma grotte. Tiens, voilà mon bâton pour te soutenir... Ah! pourquoi mon âge...

CHACTAS.

Quoi! il faut que je la quitte... Atala, ma sœur!... Elle ne m'entend pas!

AUBRY, *voulant reprendre son bâton.*

Reste donc; malgré ma vieillesse, j'aurai plus de courage que toi.

CHACTAS.

Pardon, mon père; non, non, je ne le souffrirai pas; je vous la recommande, c'est moi qui l'ai entraînée vers ces lieux, c'est moi qui suis cause de tout ce qu'elle souffre. Ah! mon père, s'il arrivait un malheur à la fille de Lopez!...

AUBRY, *avec un cri.*

De Lopez!... que dit-il? mais, non, ne me dis rien; cours, vole et reviens au plus tôt.

CHACTAS.

Oui, mon père.

Il prend une des mains d'Atala, la couvre de baisers, s'arrache enfin d'auprès d'elle, gravit les rocs et disparaît.

SCÈNE VI.

AUBRY, ATALA.

AUBRY, *à lui-même.*

Quel mystère! la fille de Simaghan...

ATALA, *revenant à elle.*

Ah! Chactas, c'en est fait; Atala n'a plus que peu d'instans à vivre... Mais où est-il?... grand Dieu!... mon père... où est Chactas?

AUBRY.

Dans un moment il sera ici; il est allé chercher des secours.

ATALA.

Des secours... ils seront vains; courez après lui.

AUBRY.

Ma fille, je ne puis vous quitter; vous m'êtes confiée, calmez-vous!

ATALA.

Courez, je vous en supplie; j'ai des choses importantes à lui révéler.

AUBRY.

Mais il est déjà loin.

ATALA.

De grâce, mon père, au nom du Dieu que nous adorons!

AUBRY.

Hélas! ma fille, vous voulez donc vous exposer à mourir dans ces forêts.

ATALA.

Oui, là, près de ma mère; j'y mourrai. Ah! vous ne voulez pas vous rendre à mes prières, eh bien!... (*elle se lève et appelle*) mon frère, mon frère!...

Elle retombe dans les bras d'Aubry.

AUBRY.

Imprudente, que faites-vous! *On entend du bruit.*

ATALA.

Ah! le voilà, il revient, je l'entends... c'est lui...

AUBRY.

Non, ce sont nos frères qui reviennent de la chasse;

c'est le ciel qui nous les envoie. (*appelant.*) Par ici, mes enfans, vite à mon secours.

ATALA.

Hélas! je ne le reverrai plus.

SCÈNE VII.

AUBRY, ATALA, les Sauvages.

Ils portent sur leurs épaules un brancard chargé d'animaux tués à la chasse. Ils accourent tous autour d'Aubry et lui prodiguent les marques du plus tendre respect.

AUBRY.

Mes amis, voilà une jeune sœur que Dieu nous envoie; sa faiblesse est extrême, et me fait craindre pour ses jours; chargez-la sur vos épaules et regagnons au plus vite ma grotte, où des secours lui seront prodigués.

ATALA.

Et Chactas?...

AUBRY.

Il nous y a devancés, et nous attend.

Les femmes s'empressent autour d'Atala, les sauvages bouleversent les animaux morts, en un instant le brancard est couvert de nouveaux feuillages; les chasseurs détachent les peaux qu'ils ont sur leurs épaules et les étendent sur le brancard; on y place Atala dont la tête est supportée dans les mains d'un petit Indien à genoux sur le brancard; Aubry prend une de ses mains, une femme l'autre; on part; tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

DÉCORATION.

À gauche, la lisière d'une immense forêt dont beaucoup d'arbres montrent encore les traces de la tempête : éclatés par la foudre, brisés sur leurs troncs, ou encore fumans, ils rappellent la scène désastreuse qui vient d'avoir lieu pendant l'acte précédent. Les deuxième et troisième plans à gauche sont sacrifiés à une clairière formant le carrefour de plusieurs chemins qui conduisent par diverses directions dans le bois.

À droite, au fond, on remarque la grotte du père Aubry; elle se trouve formée dans la cavité d'un rocher; l'entrée fort étroite et qui donne sur la scène, est fermée par une porte en palissades, qui, quoique faite grossièrement et soutenue seulement par des nerfs d'animaux qui forment charnières, en bouche très bien l'entrée. Auprès, à droite, on remarque un grand chêne dont le feuillage doit ombrager la grotte et surpasser en hauteur le rocher qui borde presque entièrement les coulisses de droite et fait face à la forêt; ce rocher présente à droite un écartement assez large, en formant une voûte par laquelle on va à la Mission qui est non loin de là, dans la plaine située derrière le rocher. Au-dessus de la grotte ainsi qu'au-dessus de l'entrée de la voûte, on voit tomber en tous sens des

lierres, des giraumons et autres plantes qui ont été abattues par la pluie et le vent.

Au fond, entre la grotte et la forêt qui s'étend jusqu'au fleuve, on doit découvrir une grande étendue d'horizon, qui, sur un terrain en pente douce au haut duquel se trouve la forêt, présente à l'œil une plaine cultivée à la manière européenne. Malgré les ravages que la tempête a occasionnés, on distingue des champs de riz, de blé, etc., en maturité. Par-dessus les moissons, on aperçoit le Meschacébé qui, sortant derrière la forêt, étend son cours de gauche à droite, et le poursuit jusque dans les demi-teintes, recevant en passant la rivière Saint-François, qui sort de la plaine derrière la grotte où est située la Mission.

Les personnages venant du fleuve ou de la plaine, arrivent sur la scène par derrière la grotte; les personnages venant de la Mission arrivent indifféremment en passant sous le rocher ou par derrière la grotte; ceux venant des forêts, arrivent par la clairière.

Près de la porte de la grotte, au pied du chêne déjà indiqué, se trouve un petit banc de pierre grossièrement formé de divers éclats de rocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

Muette.

LES HABITANS DE LA MISSION.

Devant la grotte, on aperçoit le brancard de feuillage qui a servi à apporter Atala. La porte de la grotte est entr'ouverte; beaucoup de femmes vont et viennent du dedans au dehors et du dehors au dedans; elles montrent un grand empressement; il doit même régner de la confusion.

Elles prennent les peaux d'animaux qui ont servi à Atala, et les portent dans la grotte. Quand le brancard est dégarni, on le dresse le long de la grotte.

La scène est remplie par les sauvages de la Mission, hommes, femmes et enfans. Ils sont disposés en divers groupes; tous les regards sont tournés vers la grotte, qui doit être entr'ouverte. Tous chuchotent, tous marchent sur la pointe des pieds, observant le plus rigoureux silence, et montrant autant d'intérêt que d'inquiétude et de curiosité.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILA, *sortant de la grotte.*

MILA.

Je profite d'un moment; ma mère est près d'elle ainsi que notre bon solitaire : elle repose, ou plutôt l'excès de ses souffrances est tel qu'elle est forcée de céder à l'abattement. (*à quatre guerriers.*) Profitez-en pour parcourir toutes les parties de la forêt; son jeune frère n'a point paru au village de la mission; il se sera égaré sans doute; tâchez de le ramener avant qu'elle ne s'éveille; sa présence rendrait peut-être un peu de vrai calme à cette infortunée : courez.

Les quatre sauvages concertent un moment ensemble et sortent par divers côtés du fond, à gauche, s'enfonçant dans la forêt par la clairière, et en diverses directions.

Vous, mes amis, retournez dans la plaine, moins pour y travailler à nos champs que pour être à portée de recueillir cet intéressant inconnu, s'il venait à y paraître. (*à d'autres.*) Vous, courez au bord du fleuve; prévenez nos frères qui sont occupés à pêcher; leurs barques et leurs filets pourraient l'attirer.

Tous les sauvages entourent Mila avec intérêt et lui demandent des détails sur Atala.

Je n'en sais pas plus que vous sur cette jeune sœur; elle paraît bien malheureuse, bien bonne, et notre vénérable hermite qui la connaît dit qu'il lui doit la vie. O mes frères! quel motif de prier pour elle; allons à la Mission; demandons tous au ciel que, si elle a pu nous conserver notre père, il daigne aussi la conserver elle-même; c'est un ange de douceur, nous l'adopterons tous, n'est-ce pas?...

Tous les sauvages lèvent les mains au ciel comme pour exprimer, par là et par leurs gestes, qu'ils approuvent tout ce que Mila leur a dit; mais ce mouvement spontané a fait quelque bruit; Mila les rappelle au silence; ils expriment leur regret, et se retirent silencieusement.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MILA, AUBRY.

Aubry sort de la grotte; à sa vue, les sauvages reviennent tous sur leurs pas avec vivacité, mais en même temps avec une telle légèreté, que lui-même ne les a pas entendus; il est tout surpris de sentir ses mains et ses habits pressés de leurs caresses; il se retourne et les voit tous prosternés, lui demandant sa bénédiction. Le bon vieillard la leur donne, en serre plusieurs sur son cœur, et les regarde avec autant de plaisir qu'eux-mêmes semblent en trouver à le voir; enfin ils s'éloignent, les uns par le fond, les autres par la droite.

AUBRY, *rappelant Mila, qui sort avec ceux qui vont à la Mission.*

Eh bien!...

MILA.

Mon père, ils sont partis; ils m'ont promis de visiter la forêt, et de le ramener : ceux-ci vont à la Mission, afin, s'il s'y présentait, de le guider aussitôt vers ces lieux.

AUBRY.

Bien, Mila; tâchez que la vieillesse du père Aubry ne soit pas préjudiciable aux infortunés; qu'en mourant je laisse au moins des cœurs toujours prêts à tout sacrifier pour l'humanité. C'est ainsi, bonne Mila, que je crois avoir mérité un peu l'honneur que Dieu m'a fait en permettant que je sois accepté pour venir dans ces déserts instruire les idolâtres.

MILA.

Idolâtres!... Ah! dites que nous étions barbares.

AUBRY.

Et c'est Mila qui se fait un tel reproche, Mila, qui, d'elle-même, vient de remettre une cérémonie nuptiale de peur d'affliger une inconnue?

MILA.

Vous nous avez appris à compâtir aux souffrances d'autrui.

AUBRY.

Oui, et dans ce peu de mots sont renfermés ceux-ci : je vous appris à être chrétien, car la charité et la tolérance, voilà le christianisme; mais je retourne auprès de notre intéressante sœur; toi, va à la Mission, et prépare tout pour la triste cérémonie que cette infortunée demande de tous ses vœux.

MILA, *sanglotant.*

N'y aurait-il donc plus d'espoir?

AUBRY.

Si, toujours!

Il montre le ciel, ils se quittent, Mila sort, Aubry rentre dans la grotte.

SCENE IV.

DANDINÈS, *seul; il entre par la gauche au fond, et regarde de tous côtés.*

(*A la cantonnade.*) Merci, mes frères. (*il appuie sur ce mot.*) Je crois que j'y suis, et puisque vous êtes pressés, courez. (*en scène.*) Ils n'ont pas attendu ma permission. Comme ils sont drôles, avec leur enfant des forêts, frère à eux qui est égaré. (*regardant autour de lui.*) Oui, c'est bien ici; voilà le grand chêne qu'on aperçoit du rivage; voilà la grotte qu'ils m'ont indiquée, et j'y suis, mais ce n'est pas sans peines... Quels chemins affreux! Ah! ce n'est pas étonnant après un pareil orage... Au reste, ce n'est pas leur faute, car ces bons pêcheurs voulaient quitter leurs cabanes pour me conduire; mais tout frères que nous soyons, car ils appellent tout le monde frère, jusqu'à notre capitaine, moi, je ne serais pas du tout flatté que leur père fût le mien, et je n'ai pas voulu de leur compagnie. Cependant les derniers que j'ai rencontrés, là, dans le sentier, m'ont prouvé qu'en général ceux-ci sont bien mieux élevés que ces brutaux de Muscogulges. Ah! pourtant il faut l'avouer, les Muscogulges ont de fameuses jambes, et sans mon maître et tout l'équipage, qui se sont trouvés là fort à propos, ces grands escogriffes-là m'auraient tout de même attrapé; tout en éternuant, ils couraient divinement. Mais quand ils ont entendu pif!... pan!... pan!... pan!... Ah! ma foi, brrrr.... ils ont tourné casaque; il n'y a que ce pauvre Carles qui était trop chaud à leur poursuite... ils l'auront grillé... Voilà ce que c'est que d'être plus crâne que les autres!... A présent cela ne m'arrivera jamais, à moi; il vaut mieux se tenir à

portée des ordres; aussi comme j'ai obéi, quand le capitaine, avec sa grosse pipe et sa voix encore plus grosse, a crié, en parlant de Carles, il est flambé! il faut y renoncer, mille millions de mousquets! ne nous exposons pas à nous faire couper la retraite, d'ailleurs, a-t-il ajouté, voilà du vent; dans une heure le calme, et cette nuit ou demain matin une tempête; il faut que je sois à mon bord, vite l'embarquement. C'était très prudemment agir... Pour un homme, on ne peut pas exposer tout un équipage... Mais j'oublie ma mission auprès du missionnaire.

Il va frapper à la grotte.

SCÈNE V.

AUBRY, DANDINÈS.

AUBRY, *ouvrant la grotte avec précaution.*

Est-ce toi, mon fils?

DANDINÈS.

Non, mon père, ce n'est pas moi. (*il tire une lettre*).

AUBRY, *surpris.*

Un Espagnol! (*à part.*) Et Chactas qui ne revient pas. (*Haut.*) Soyez le bien venu, depuis vingt ans que j'habite ces forêts, vous êtes le premier Européen... Mais quelle est cette lettre?

DANDINÈS.

C'est une lettre missive pour vous demander un logement pour notre vaisseau.

AUBRY.

Je ne saurais assez me réjouir de donner l'hospitalité à mes compatriotes.

DANDINÈS.

Vous nous faites beaucoup d'honneur, et... (*à part,*

regardant son habillement.) Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses compatriotes? Il nous prend pour des capucins comme lui, je crois.

AUBRY, *qui a ouvert la lettre.*

Elle est écrite en deux langues.

DANDINÈS.

Espagnol et latin, c'est comme l'office; on se doutait que vous sauriez l'une des deux, et puis on n'en savait pas davantage... Mais, mon père, vous pouvez vous dispenser de lire les deux à la fois, ça veut dire la même chose.

AUBRY, *lisant.*

Vénérable hermite, nous avons aperçu du milieu du fleuve des champs cultivés; un tableau si nouveau dans ces déserts, nous a attirés sur le rivage; des habitans polis nous ont accueillis comme des frères; leur franchise, toutes les autres vertus qu'ils semblent professer, et qu'ils disent leur être enseignées par le digne pasteur qui les dirige, nous ont inspiré tant de respect, que nous croyons devoir traiter avec vous, vénérable père, comme avec une puissance, et nous ne ferons pas une enjambée sur votre colonie sans en avoir obtenu la permission. Nous espérons qu'elle ne nous sera pas refusée; nous demandons amitié, asile, protection et commerce. *Le capitaine* D. ALVAR *de la Tortuéda.* (*Haut à lui-même.*) Don Alvar! c'est un grand nom; autrefois j'ai connu cette maison.

DANDINÈS.

Je le crois bien, mon père; c'est de lui que vous avez vu qu'il était question dernièrement dans le *Journal de Madrid*... Mais que dis-je, moi? la poste ne vient peut-être pas jusqu'ici seulement.

AUBRY.

Allez !... dites à votre maître que nous sommes compatriotes, et que...

DANDINÈS.

Il n'en démordra pas; il nous prend pour des missionnaires. (*Haut.*) Mon père, vous dites mon maître, mais ce n'est pas lui qui vous écrit; vous le prenez peut-être pour l'aumônier du bâtiment; du tout, il n'est point prêtre; son frère, par exemple, l'a été, je crois, et même l'est encore, si toutefois il n'est pas mort ou noyé; mais mon maître est un riche capitaliste qui voyage pour se distraire, et quoiqu'il se soit noyé déjà plusieurs fois par ici, il y revient tout de même; c'est un obstiné aussi, comme vous voyez; mais au reste, quand même il ferait naufrage, ça lui est égal, avec de l'argent on est bien partout; et puis l'habitude; oui, il est si bien fait à cela que pendant la tempête, ce matin, quand nous dansions tous, ah! dame, fallait voir : eh bien! lui, il regardait les flots et disait : « Oh! mon cœur, ceci n'est qu'un orage auprès de tes tempêtes. » Et hier donc, malgré les Muscogulges qui nous guettaient, ne voulait-il pas aller aux Chicassaws pour prendre des informations... sur le cours du sucre sans doute, parce qu'il était négociant à St.-Augustin.

AUBRY.

N'importe, dites à celui qui vous envoie que nos bras et nos cœurs lui sont ouverts, et... (*A part, prêtant l'oreille vers la grotte.*) Elle m'appelle !

Il court dans la grotte dont la porte se referme sur lui. Dandinès veut le suivre, mais la porte lui tombe sur le nez.

SCÈNE VI.

DANDINÈS, *seul, stupéfait.*

Tiens!... Eh bien! c'est assez malhonnête pour un

hermite... avec ses bras ouverts... il ressemble aux Muscogulges ; il ouvre encore mieux les jambes. Il se sera aperçu à ma conversation que je ne suis pas un capucin comme lui, un compatriote comme il dit, et il me dédaigne... je ne sais trop que faire à présent; rester là... il ne m'a rien dit... m'en aller sans réponse positive... peut-être qu'il écrit. Attendons... Justement, voilà un petit banc sur lequel je puis bien me reposer. (*il s'asseoit.*) C'est égal, ce sont toujours de mauvaises commissions que ces ambassades-là. D'un autre côté, il n'y avait pas à balancer : ce brutal de capitaine, avec sa grosse voix... ah! est-il terrible! (*il imite.*) Allons, mille cinq cent cinquante-deux mille tribords, c'est assez qu'un de mes plus braves matelots soit resté là-bas; ici, il faut que le sort en décide : tous les noms sont là-dedans, le dernier qui restera, fût-ce le mien qui y est deux fois, ira porter la lettre. Triple bordée! Il ne sera pas dit qu'un religieux, un chef de colonie, qui peut devenir un jour le cousin du roi des Espagnes, n'aura pas été traité en roi sur son territoire par le capitaine D. Alvar, comme le capitaine D. Alvar prétend l'être lui-même sur son bord. La main au chapeau, ou triple million de radoubs, à la mer!... A la mer! à la mer! Ces capitaines, ils n'ont que ça à la bouche; surtout celui-là, avec ses grosses moustaches, ses larges favoris et sa grosse pipe... Enfin chacun tire son billet, il en reste un au fond, on l'ouvre, paf, c'est moi qui suis désigné. Ah! ce n'est pas que j'en sois absolument fâché, parce que j'ai bien vu que c'était autrement conduit ici que chez ces grandes jambes de Muscogulges. Tous ces sauvages-ci ont l'air d'être d'assez bonnes bêtes; je vivrais bien avec eux, leurs manières m'ont rassuré tout de suite. (*écoutant*

dans la grotte.) Tiens, il n'est pas seul dans sa cellule... Ah ! mon dieu, on dirait que quelqu'un se meurt... on se plaint... c'est sûr... je ne me trompe pas... ah ! on étrangle quelqu'un là dedans... (*avec effroi.*) Eh ! mais vraiment, quand je pense à tout ceci... ce n'est pas déjà si naturel... des sauvages polis... un hermite dans un rocher qui a une grande barbe... des plaintes... peut-être quelque victime qu'on expédie pour me faire de la place. Tout ça n'est pas rassurant. Diable de D. Alvar avec sa grosse pipe... et puis, qui me dit que ce soit bien là un religieux, avec ses manières malhonnêtes ; mon frère, mon fils, et puis me laisser là quand il voit que je ne suis pas un capucin ; il m'appelait son compatriote, c'était peut-être pour me tirer les vers du nez, pour savoir qui je suis... et qu'est-il lui-même ? peut-être quelque chef d'indépendans, de *bandoleros*. Ah ! quel trait de lumière ! c'est ça, je suis tombé dans une caverne de voleurs. Le voilà, et vite au large.

Il se sauve à toutes jambes.

SCÈNE VII.

AUBRY, *seul, regardant Dandinès qui fuit.*

Eh bien ! comme il court ; il paraît effrayé. Dites donc, mon ami... il est déjà loin. Mais Chactas ne vient pas ; en vain j'épuise auprès de sa sœur les faibles secours de notre médecine sauvage, sa position devient à chaque instant plus alarmante. Elle-même semble se refuser à expliquer son mal, un secret surtout paraît affecter son ame... quelqu'un s'avance, c'est lui ! c'est Chactas ! Ah ! mon fils, viens donc calmer mes mortelles inquiétudes, qui peut avoir retardé tes pas?

SCÈNE VIII.

CHACTAS, AUBRY.

CHACTAS, *respirant à peine.*

Des pressentimens affreux... mon cœur, ma tête, étaient si troublés... je me suis égaré, Atala, où est-elle ? mon père, Atala!

AUBRY.

Je vais lui dire que tu es enfin arrivé.

CHACTAS.

Pourquoi ces précautions ?

AUBRY.

Sa faiblesse est extrême, un feu brûlant la dévore ; elle paraît en connaître la cause, mais elle craint de l'avouer, et feint pour cela d'attendre ta présence.

CHACTAS.

Eh bien, que tardez-vous ?

AUBRY.

Je crains qu'un coup inattendu...

CHACTAS, *voulant aller à la grotte.*

Encore un moment, et moi-même je tombe mort à vos pieds.

ATALA, *dans la grotte.*

Chactas! Chactas!...

CHACTAS.

Elle m'a entendu, elle m'appelle, mon père, permettez... *Aubry veut encore le retenir.*

SCÈNE IX.

ATALA, CHACTAS, AUBRY, LA MÈRE DE MILA.

ATALA, *sortant de la grotte soutenue sur l'épaule de la mère de Mila.*

Chactas, est-ce bien toi que j'entends, et tu n'es pas encore dans les bras de ta sœur!

CHACTAS, *allant pour la soutenir avec Aubry.*

Atala!...

ATALA.

Ah! Chactas, pourquoi t'éloigner de moi? nous avons si peu de temps encore à rester ensemble.

CHACTAS, *avec terreur.*

Que dis-tu, ma bien-aimée?

AUBRY.

Allons, ma chère fille, Chactas est enfin près de vous. J'espérais que sa présence rendrait le calme à vos sens; voudriez-vous tromper mon attente, en vous abandonnant ainsi au déréglement de votre imagination? N'êtes-vous pas au milieu de vos amis, auprès de celui qui, instruit dans notre religion, peut bientôt devenir votre époux?

ATALA.

Mon époux!... (*elle tourne la tête négativement.*) Mon ami, mon frère, mon tendre ami... mon époux, impossible!

AUBRY.

Qui donc s'y oppose?

ATALA.

Une barrière insurmontable!

AUBRY.

Que dites-vous, ma fille?

ATALA.

La vérité, je ne le sens que trop aux battemens de mon cœur; ils se ralentissent à chaque instant.

CHACTAS.

Ne déchire donc pas ainsi nos cœurs, ô ma bien-aimée! la fatigue, les diverses commotions que tu as éprouvées, peuvent être les causes d'une faiblesse passagère; mais quoi, tu parles de mort quand une vie

heureuse va devenir notre partage? j'embrasse ta religion!...

ATALA, *lui serrant les mains.*

Tu te feras chrétien, dis-tu? Ah! Chactas, si c'est vraiment le vœu de ton cœur, fais-en le serment entre les mains de ce saint homme, et alors je te révèlerai le sécret qui m'a coûté tant de larmes, et qui me conduit à la mort. Mais, Chactas, souviens-toi de ne rien promettre, si tu n'es pas affermi dans ta pensée; je sais trop ce qu'il en coûte; surtout ne compte pas sur notre union, elle est impossible. Réfléchis, Chactas.

En disant cela, elle doit porter ses mains sur la bouche et sur le cœur de Chactas, pour arrêter le serment qu'il semble pressé de faire.

CHACTAS.

En vain tu m'arrêtes, le serment est fait dans mon cœur, et je le renouvelle ici hautement. (*Avec solennité.*) Oui, je jure d'adorer le Dieu d'Atala, de suivre ses lois saintes; mais, Atala, j'ai respecté ton secret, je ne te le demande pas encore...

ATALA.

Il faut que tu le connaisses, afin que tu saches aussi tout ce que j'ai souffert en t'aimant : tu me pardonneras plus facilement les maux que je t'ai causés.

CHACTAS.

Toi, mon Atala, tu m'as causé des maux? ah! plutôt toi seule as pu me faire chérir la vie, toi seule as pu me faire fuir le bûcher; toi seule, enfin, peux faire mon bonheur, et tu t'accuses!

ATALA.

Quand tu seras parfaitement chrétien, tu sauras que les possessions d'ici-bas peuvent un instant ajouter au bonheur, mais non pas le faire. Ecoute, Chactas, ap-

prochez aussi mon père ; ma voix s'affaiblit et j'ai besoin que vous me prêtiez toute votre attention. (*Ils s'approchent en tremblant et en se regardant les uns les autres; Atala est appuyée un bras sur un des genoux de Chactas , l'autre dans les mains du père Aubry; la mère de Mila , à genoux derrière elle , la soutient, elle commence ainsi*) : Fruit illicite d'un amour malheureux, ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu la lumière ; ma mère m'avait conçue hors des lois de la société, et je ne devais voir le jour que malgré la nature qui voulait me retenir ignorée dans le néant ; enfin, on désespérait de ma vie. « Pour sau-« ver mes jours, ma mère fit un vœu ; elle promit à la « reine des anges que je me consacrerais entièrement « à elle si j'échappais à la mort. Le ciel entendit sa « prière, reçut ce vœu fatal, et je naquis en recevant « le baptême et le nom d'Atala. J'avais à peine atteint « ma seizième année, que ma mère sentant sa vie s'é-« teindre, me fit appeler près de sa couche, et me dit, « les larmes aux yeux : Ma fille, tu sais le vœu que « j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère ? O « mon Atala ! je te laisse dans un monde qui n'est pas « digne de posséder une chrétienne, au milieu d'ido-« lâtres qui persécutent le dieu de ton père et le mien. « Viens donc, ô ma fille chérie ! viens jurer sur cette « image du sauveur, *et entre les mains de ta mère ex-« pirante*, que tu ne me trahiras pas. Songe que je me « suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, et « que, si tu violais ma promesse, tu plongerais l'ame « de ta mère dans les tourmens éternels. — Je ne con-« nus pas d'abord le danger de mes sermens ; pleine « d'ardeur et véritable chrétienne, fière du sang espa-« gnol qui coule dans mon cœur, je n'aperçus autour

« de moi que des hommes indignes de ma main. Je « m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le dieu « de ma mère... Je te vis, jeune et beau prisonnier; « je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au bû- « cher de la forêt... Alors je sentis tout le poids de « mes vœux... Tu vois maintenant, ô Chactas! ce qui « a fait la rigueur de notre destinée.

CHACTAS, *regardant le père Aubry avec colère.*

« La voilà donc cette religion que l'on m'a tant « vantée!... Périsse le serment qui m'enlève Atala! « périsse le *culte* qui contrarie la nature! Homme- « prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts?

AUBRY, *avec chaleur et d'une voix terrible.*

« Te sauver, dompter tes passions et t'empêcher, « blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste! Il « te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la « vie, de te plaindre de tes douleurs! Où sont les mar- « ques de tes souffrances? Où sont les injustices que « tu as supportées? Où sont tes vertus qui seules pour- « raient te donner quelques droits à la plainte? Quel « service as-tu rendu? quel bien as-tu fait? Eh! mal- « heureux! tu ne m'offres que des passions, et tu oses « accuser le ciel! Quand tu auras, comme le père « Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, « tu seras moins prompt à juger les desseins de la pro- « vidence; tu comprendras alors que tu ne sais rien, « que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de maux si ter- « ribles » que l'homme ne mérite de souffrir sans se plaindre. (*Peu à peu Chactas s'apaise, ensuite il devient tremblant, enfin accablé des paroles et des regards terribles du vieillard, il est tombé pleurant à ses genoux, Aubry le relève.*) Mais quoi, mon fils, tu es à mes pieds? Ah! je le vois, tu n'avais pas con-

sulté ton cœur : ta bouche seule a fait la faute!... Allons, embrassons-nous ; voilà comme un chrétien doit punir les erreurs.

CHACTAS.

Ah! mon père, je suis si vivement affecté!

AUBRY.

Écoutons votre sœur, tout espoir n'est pas perdu.

ATALA.

Non, ne vous bercez pas de chimères de bonheur; avant le coucher du soleil, vous saurez qu'il n'en est pas pour nous.

AUBRY.

« Rassurez-vous, ma chère fille; on peut vous rele-
« ver de vos vœux qui ne sont que des vœux simples,
« et vous achèverez vos jours près de moi, avec Chac-
« tas, votre époux. »

CHACTAS, *embrassant Aubry.*

Ah! mon père!

ATALA, *joignant les mains.*

O ciel!... « quoi, je pouvais être relevée de mes
« vœux?...

AUBRY.

« Oui, ma fille, et vous le pouvez encore.

ATALA, *sanglotant.*

« Il est trop tard! ô ciel! faut-il mourir au moment
« où j'apprends que j'aurais pu être heureuse! »

CHACTAS.

Calme-toi, ô ma bien-aimée! ce bonheur, nous allons le goûter!...

ATALA.

Jamais, jamais!... tu ne sais pas tout... ce matin... pendant l'orage... tu me pressais... l'amour, la crainte de ma faiblesse, la crainte de ma mère... sa malédiction, qui déjà menaçait ma tête...

CHACTAS.

Eh bien!

ATALA.

Eh bien! tu n'embrassais plus que la mort... une plante arrachée près de la fontaine...

CHACTAS.

Grand dieu! un poison!

ATALA.

Il est dans mon sein.

Elle tombe à la renverse, Chactas baigne de pleurs les pieds d'Atala.

AUBRY.

« O ciel! chère enfant. qu'avez-vous fait?

ATALA.

« Un crime, je le sais, mais je ne perdais que moi, « et je sauvais ma mère. »

AUBRY.

... Chactas, réveillons-nous; nous perdons des momens précieux; peut-être est-il temps encore; une herbe que je connais, si elle ne lui sauve pas la vie, pourra du moins arrêter les progrès rapides du poison, et nous donner le temps de préparer d'autres secours. Chactas, soutiens ta sœur.

Aubry sort avec empressement à droite, suivi de la mère de Mila.

SCÈNE X.

ATALA, CHACTAS.

CHACTAS.

Atala, mon Atala, toi qui m'as sauvé la vie, toi qui m'as sauvé du bûcher, fille de Lopez, c'est moi qui te livre au feu d'un poison dévorant!.. O ma bien-aimée! crois-tu que Chactas puisse voir l'herbe croître sur ta tombe? Non! Atala, il faut partager ma vie, te ra-

nimer au feu de mes baisers, ou que ton amant partage le coup qui doit te frapper.

ATALA.

Modère ces emportemens... notre union ne pouvait être que courte sur la terre; mais après cette vie, il en est une plus longue et à laquelle tu peux prétendre en te faisant chrétien; souviens-toi, si tu m'as aimée, que c'est le seul moyen de reconquérir Atala que tu perds aujourd'hui. Chactas, je regrette une vie que je pouvais te consacrer; mais pourtant l'espoir d'être réunis un jour, me console encore; imite mon exemple, fils d'Outalissi, ne te laisse point abattre par le chagrin, et si je mérite quelques regrets, que ce soit ton cœur qui me les donne, et non tes yeux. Chactas, tu te souviens sans doute du jour où je te « parlai pour la pre-« mière fois dans la forêt; tu vis cette croix briller sur « mon sein; c'est le seul bien que possède Atala; Lopez, « ton père et le mien, en fit présent à ma mère; reçois « donc de moi cet héritage, ô mon frère! conserve-le « en mémoire » de ton Atala; il m'a consolé de la perte d'une mère, qu'il te console de la perte d'une sœur et d'une amante. Chactas, nous sommes seuls, donne-moi un baiser, c'est le dernier. On vient, adieu. (*Ils s'embrassent, elle s'évanouit.*)

SCÈNE XI.

AUBRY, la Mère de Mila, MILA, ATALA, CHACTAS.

AUBRY, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

J'ai cherché vainement dans les environs; la pluie a fait de tels ravages qu'il est impossiple de reconnaître les plantes... (*Navré de douleur.*) Mes chers enfans... il faut se résigner à la volonté de Dieu...

CHACTAS.

Quoi, il n'y a plus d'espoir!... Atala!... ma sœur!... ma chère Atala!...

ATALA, *à Aubry.*

Mon père, si vous n'avez pu sauver mon corps, du moins daignez sauver mon ame.

Elle joint les mains et se met à genoux, Chactas tombe le genou droit en terre, Aubry debout près d'Atala, impose les mains pour lui donner sa bénédiction.

CHACTAS, *avec ferveur, et douloureusement.*

Dieu des chrétiens! tu vois nos maux. Amazeri, près de toi, ne t'implore-t-elle pas pour sa fille?... O grand Dieu! fais donc un miracle en faveur de mon amante, envoie un de ces génies qui font pour toi le bien sur la terre (*ici Lopez paraît dans le fond près de la grotte*) afin qu'il sauve la vie d'Atala.

SCÈNE XII.

LOPEZ, *au fond, les bras levés de surprise;* AUBRY *bénissant Atala;* CHACTAS, *priant pour son amante;* LA JEUNE VIERGE *mourante, les yeux au ciel, les mains jointes, et comme insensible à tout ce qui n'est point Dieu;* LA MÈRE DE MILA, *à droite, prosternée près d'Aubry;* MILA, *à gauche, près de Chactas, baissant la tête et dans le plus grand recueillement.* (Tableau.)

LOPEZ.

En croirai-je mes yeux!... c'est Chactas.

CHACTAS, *tournant la tête vers le fond.*

Grand dieu! Lopez, mon père!... ah! que venez-vous faire ici? Fuyez, fuyez, fuyez!..

LOPEZ.

Pourquoi fuir, lorsque le bonheur permet...

CHACTAS.

Le bonheur! dis donc la malédiction... Amazeri n'est plus... et sa fille, Atala...

LOPEZ.

Atala! eh bien?...

CHACTAS.

Fuis, te dis-je! ne viens pas me disputer son dernier soupir; la voilà... la voilà mourante!

LOPEZ.

Ciel! ma fille, que dit-il? chez mon frère, avec lui.. dans cet état...

AUBRY.

Oui, mon cher Philippe, tu ne la retrouveras un moment que pour la perdre à jamais! la mort est dans son sein, il n'est point de remède contre son mal.... un poison...

LOPEZ.

Un poison! ô ciel! ma fille! (*courant au fond.*) Par ici! par ici! hâtez-vous! (*revenant.*) Ah! mon frère, elle est sauvée!... parmi les objets débarqués et que je te destine, car j'ai appris que tu étais ici, se trouve une pharmacie de voyage. Des antidotes aussi subtils que bienfaisans vont rendre la vie à Atala. Ma fille, ma chère fille, ouvre les yeux, c'est ton père, c'est Lopez!

ATALA, *les yeux fermés et se roidissant.*

O ciel! qu'entends-je! mon père... et je ne puis le voir... mes yeux... Ah!...

LOPEZ.

Mon frère, fais hâter... Mon Dieu, la sauverons-nous?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DANDINÈS, MATELOTS *apportant des malles, entre autres un coffre rouge sur lequel est écrit en grosses lettres :* PHARMACIE. *Aubry*

s'est précipité sur ce coffre, en a brisé l'ouverture; on en tire plusieurs bouteilles, une entre autres sur laquelle est écrit CONTRE-POISON; *une cuiller d'argent qui se trouve dans le coffre est aussitôt remplie de la liqueur qu'elle contient; on en introduit dans la bouche d'Atala, elle revient un peu à elle.*

ATALA, *d'une voix entrecoupée.*

Le nuage qui couvrait mes yeux se dissipe... mon cœur bat plus librement... Chactas, c'est toi, n'est-ce pas?... Oui, je sens ta main qui tremble comme au premier jour où je te parlai dans la forêt. Voilà aussi le vénérable hermite... Bonne Mila, que de peines!.. (*sentant la main de Lopez.*) Mais quelle est cette autre main? Comme elle tremble aussi, comme elle me serre! c'est donc un ami?

LOPEZ.

C'est Lopez!

ATALA.

Mon père! *Elle se jette dans ses bras.*

LOPEZ.

Oui, ma fille, ma chère Atala!

DANDINÈS.

Atala... Ah! mon cher maître, ne vous y trompez pas, c'est une Muscogulgesse; il faut la rendre au plus tôt au grand chef de sa tribu, si vous ne voulez pas faire griller toute la Mission.

LOPEZ.

Rendre ma fille! tout ce qui me reste de l'infortunée Amazeri!... Le vieux Lopez périra l'épée à la main avant de céder Atala. Mais que veux-tu dire?

DANDINÈS.

Ah! mon Dieu, rien du tout. signor mon maître; si vous êtes décidé à vous battre ainsi en déterminé, je ne doute plus que vous soyez le plus fort; mais je vais

regagner le vaisseau pour chercher mon couteau de chasse que j'ai laissé à Saint-Augustin.

LOPEZ.

L'imbécile!

DANDINÈS.

Imbécile! c'est possible; mais si je n'ai pas d'esprit, j'ai des oreilles, et de fameuses encore, et j'ai parfaitement entendu ce que Carles vient de dire à notre capitaine...

LOPEZ.

Comment...Carles, ce brave marin que nous croyions resté au pouvoir des Muscogulges!

DANDINÈS.

Justement... Il en a vu de belles! mais tenez, le voilà, il pourra lui-même vous dire...

LOPEZ.

Dans un autre moment.

ATALA, *se soulevant.*

Ah! de grâce, laissez-le approcher; qu'il nous apprenne ce qu'est devenu mon père adoptif; je tremble d'en savoir trop, et pourtant...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CARLES.

LOPEZ.

Approche, Carles; qu'est-il donc arrivé?

CARLES.

Rien que de bien, mon digne patron.

LOPEZ, *regardant Dandinès.*

Que disait donc Dandinès?... que l'on menaçait la Mission si Atala n'était pas rendue...

CARLES.

Il n'est pas question de cela.

DANDINÈS.

Ah! par exemple, mes oreilles...

CARLES

Ne seront point coupées, sois tranquille. (*à Lopez.*) Daignez m'entendre... Ainsi que vous l'avez vu, trop acharné à la poursuite des sauvages, je fus enveloppé par une centaine de Muscogulges qui me garrottèrent et me laissèrent près d'un vieux chêne en attendant que l'appétit leur vînt, ou que le temps leur permît de me griller. Sur le soir, un guerrier parut, me détacha, et me faisant signe de le suivre, me fit entendre en même temps qu'il ne me ferait aucun mal. En effet, il me conduisit devant un chef qui avait une toque de grandes plumes bleues.

ATALA.

C'est mon bienfaiteur! il respire...

Elle exprime sa joie par un regard reconnaissant qu'elle porte au ciel.

CARLES.

Il paraissait plongé dans la plus profonde affliction et regardait à peine de nombreux guerriers qui semblaient partager sa douleur. Aussitôt qu'il me vit, il se leva, vint à moi et me dit : Ami, le grand chef des Muscogulges se devait au combat; mais il a dédaigné la gloire pour voler au secours de sa fille. Le ciel l'a puni de sa faiblesse. En vain j'ai cherché Atala dans le bois où elle était captive, elle n'y était plus; frère, si le Grand-Esprit des chrétiens n'a pas enlevé ce trésor, ce ne peut être que les chrétiens eux-mêmes qui seuls ont pu oser pénétrer dans ce bois. Tu sais sans doute en quel lieu vont s'arrêter tes frères du grand canot; cours les rejoindre, et dis à leur chef que tout ce que je possède lui est offert, s'il me rend Atala. Pars à l'instant, voilà un collier sur lequel sont tracés les signes d'amitié et d'union; il t'aidera à traverser sans danger

toutes les tribus, même ennemies des Européens; cours et reviens avec ma fille chérie; ma reconnaissance et mes trésors t'attendent au retour.

ATALA. *Elle essuie des larmes; s'adressant à Lopez, qui l'a remarquée.*

Mon père, pardonnez-moi; je lui dois beaucoup.

LOPEZ.

Te pardonner, ma fille; ah! moi-même je ne suis pas exempt de reconnaissance envers Simaghan; je veux le voir, ce noble sauvage, obtenir son amitié: lui aussi méritait d'être plus heureux!...

CHACTAS.

Et Aimar, qu'est-il devenu?

CARLES.

Son confident, ramassé mourant dans un bois, a dévoilé l'infâme conduite de son maître; les guerriers exaspérés contre ce méchant l'ont sacrifié sur le bûcher préparé pour un illustre captif qui, disait-on, venait de s'échapper.

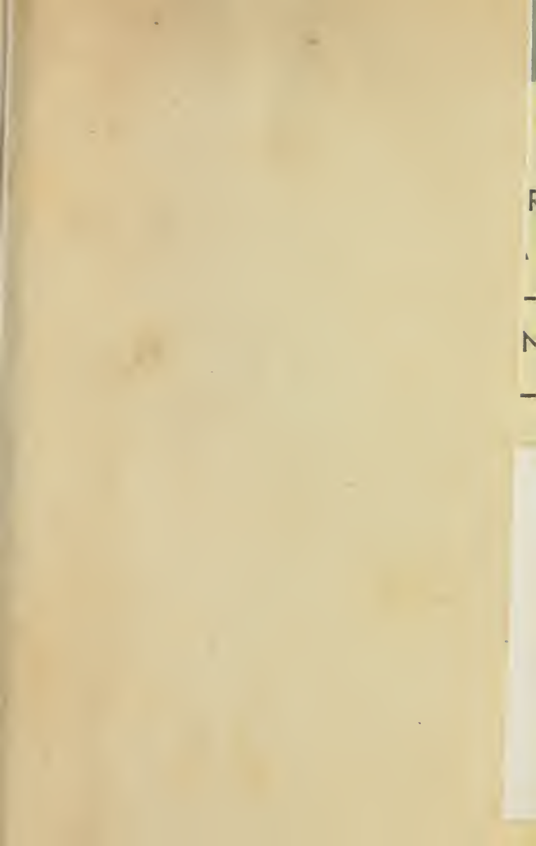
DANDINÈS.

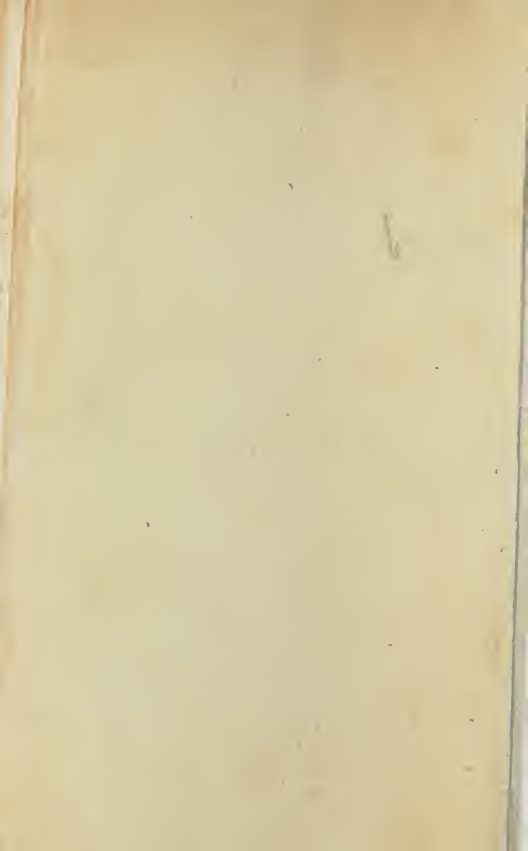
C'est moi, qui suis cet illustre captif. Et il n'était pas question de feu... je savais bien...

CHACTAS.

Ainsi, nous n'avons plus d'ennemis; Atala, Lopez, digne Solitaire, et vous tous mes frères, daignez me conduire au temple des chrétiens; je brûle d'embrasser votre culte, afin d'être digne de remercier votre Dieu de l'insigne protection qu'il nous a accordée à tous: mon Atala est conservée, je retrouve Lopez, bientôt un bonheur inespéré... Ah! venez, venez, mon cœur est trop plein de reconnaissance, je mourrais si je tardais à l'épancher.

FIN.





RI

N

28-173

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS P

UNIVERSITY OF TORONTO LIB

PQ 2421 S28A8 Sanson, A. J.
Atala